

GARY COOPER

LE PHOTOGRAPHE, CET INCONNU, par LOUISE GILBERT-SAUVAGE (Notre correspondante à Hollywood)

"L'Ange qu'on m'a donné", Simone Renant, Jean Chevrier -- L'incomparable Françoise Rosay

ROMAN D'AMOUR COMPLET, ARTICLES ILLUSTRÉS, NOMBREUSES PHOTOS, ETC,

RADIO : Guy Mauffette en pantoufles -- Yvette Brind'amour nous dit "au revoir" -- A CBF

"Vl'à le joli temps, ma mie m'attend!..."



Mademoiselle, Madame, et même vous, Monsieur, si vous avez la nostalgie d'un printemps hâtif, n'étudiez pas trop la photo ci-contre. D'abord, la végétation tropicale de Californie vous invitera à un calcul pour le moins désagréable : celui des semaines et même des mois qu'il nous faut encore attendre avant de voir poindre les premières feuilles de nos arbres. Puis, ce ravissant manteau qui fait si jeune, si souple, si sport en un mot. N'est-ce pas qu'avec les gants et le foulard blancs, cela évoque à souhait le réveil d'un printemps chargé de belles expectatives, mais si lointain pour nous ? Et enfin, la belle enfant, Marguerite Chapman, pour laquelle tous ces accessoires sont autant de prétextes aux yeux de son publiciste ! Mais qu'importe, qui niera qu'elle est la personnification même de cet éternel jeune vieillard qu'est le Printemps ! Ce n'est assurément pas elle qui a lieu de se plaindre de sa fuite, comme dit l'élégie... Mais attention, le sablier du Temps, si grand soit-il, est mesuré et c'est pourquoi il faut lui sourire de crainte qu'il ne se hâte dans son inéluctable et impassible opération.

le FILM

MONTREAL,
MARS 1947
28e année, No 8

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975 - 985 DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Tél.: PLateau 9638*

FRED POIRIER
GEO. POIRIER
Présidents conjoints

Rédacteur en chef :
LOUIS SABOURIN
Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL
Directeur artistique :
HECTOR BRAULT
Correspondante à Hollywood
LOUISE GILBERT-SAUVAGE
Chef du tirage :
ODILON RIENDEAU

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

ABONNEMENT
Canada et Etats-Unis
1 an $1.00
2 ans $1.50

Heures de bureau, du lundi au vendredi :
9 h. a.m. à 5 h. p.m.

NOS REPRESENTANTS :
WILFRID DAOUST
20, 11e Avenue, Lachine (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, S.-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).

A Québec et Lévis :
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe
Trois-Rivières

REFLECTEURS ET MICROS

On le dit et on le répète

SALUT A UN COMPATRIOTE

Les débuts de notre concitoyen Mark Stevens ont montré à la satisfaction des chroniqueurs américains les plus difficiles que le jeune artiste peut désormais être considéré comme une vedette de premier plan. Les Canadiens en général et les Montréalais en particulier seront heureux d'apprendre qu'un grand magazine américain de cinéma, le *Modern Screen,* consacre précisément à Mark Stevens, dans sa livraison de ce mois-ci, une étude biographique élaborée, abondamment illustrée. Bravo, M. Stevens! Continuez, vous allez bien !

•

UN ANCETRE ORIGINAL

François Périer sait-il qu'il eut un ancêtre comédien : un François Périer, né à Aix au milieu du XVIIe siècle, joua avec Molière, devint sociétaire à part entière dans la troupe du théâtre Guénégaud et bifurqua soudain pour devenir pompier. Pompier, entendez bien : il luttait contre le feu. C'est chez lui que furent placées les premières pompes d'arrosage qu'aient eues Paris, rue Mazarine...

•

DRAMATURGE ET PROPAGANDISTE

On sait que pendant toute la guerre Noël Coward rédigea les tracts lancés par la R.A.F. sur l'Allemagne et l'Italie. Son principal collaborateur fut, dès septembre 1939, le romancier allemand Fritz von Unrub, émigré depuis plusieurs années en Angleterre et qui fut célèbre en France quand Montherlant le "lança" au lendemain de l'autre guerre.

•

FILS ET PERE

Dans *Un ange passe,* Pierre Brasseur joue le rôle de son propre grand-père. A l'Ambigue et à Bruxelles il jouait, en effet, le rôle de Jacques, le fantôme, le revenant, l'ange. Aujourd'hui il a mis perruque et barbe blanche ; il a 80 ans, ou bien près. Ce passage d'un rôle à l'autre au cours de la même pièce — et dans la même famille — a un autre exemple fameux : en 1934, à la reprise de *Mon Père avait raison,* Sacha Guitry reprit le rôle créé par Lucien Guitry quand lui-même jouait le fils.

•

HEUREUX AGE !

Le *"Motion Picture Herald"* qui organise tous les ans un référendum pour choisir la "vedette de demain", et a tour à tour nommé Van Johnson et June Allyson, a décerné ce titre, cette année, à Jackie "Butch" Jenkins. Nous avons vu ce charmant bambin de 8 ans aux côtés de Mickey Rooney dans *"Et la vie continue..."* Jackie tourne actuellement *"Little Mister Jim"* et *"My Brother Who Talked to Horses",* mais aime beaucoup mieux jouer avec des chenilles ou des escargots que d'exercer son métier d'acteur. Néanmoins la perspective d'un sac de bonbons l'incite à travailler de tout son cœur. Jackie a décidé d'acheter un ranch où pourront venir s'amuser tous ces jeunes camarades.

LA VIE DE TOUS LES JOURS

"Perfect Strangers", dirigé par Sir Alexander Korda, avec Robert Donat et la sympathique Déborah Kerr est un film d'une insouciance voulue au premier abord, mais qui s'impose à la mémoire. C'est l'histoire de M. et Mme Toulemonde et de ce que la guerre fait d'eux ; histoire d'un petit employé à l'horizon étroit et de sa modeste petite épouse qui tous deux s'engagent, lui dans la marine, elle dans le service féminin auxiliaire de la marine ; ils se rencontrent à nouveau, presque en étrangers, auréolés d'une autorité nouvelle. *"Perfect Strangers"* est d'une touche si délicate, d'un comique si bon enfant, que le spectateur inattentif en arrive à le sous-estimer. Mais sa gaieté recouvre une vérité profonde et ceux qui connaissent le mieux l'âme anglaise comprendront la vigueur cachée sous un dehors léger.

•

UN DEBUT DELECTABLE

Elizabeth Taylor, qui a quinze ans, vient de recevoir, sous l'œil de la caméra, son premier baiser à l'écran. C'est Gregory Peck qui le lui a donné, dans le film : "The Rich Full Life". Nous verrons bientôt Elizabeth dans "Lassie la Fidèle", ce qui ne manquera pas de réjouir ses nombreux admirateurs.

•

UN ACTEUR PAS COMME LES AUTRES

James Mason, qui a remporté un tel succès dans *"The Seventh Veil",* naquit en Angleterre, en 1909 et se destina à la carrière d'architecte ; mais ses études terminées, il voulut faire du théâtre. Après une carrière d'acteur assez modeste, en province, il tourna son premier film : *"Late extra",* en 1939 et ce fut le début de ses succès. Nous le verrons probablement à Hollywood, avec sa femme, une jolie actrice du nom de Pamela Kellino, mais il entend, non seulement, choisir ses films, mais les directeurs et les acteurs qui travailleront avec lui. Cette année, il a fait avec sa femme, une tournée théâtrale sur le continent, au bénéfice de la Croix Rouge Internationale.

•

NOSTALGIE

David Niven, qui désirait tant vivre à Hollywood, n'a plus qu'une idée depuis la mort tragique de sa femme, c'est de retourner en Angleterre avec ses deux enfants. Ceux-ci sont pour le moment sous les soins de Douglas Fairbanks et de sa femme : Mary Lee. L'acteur anglais ne fera plus à Hollywood que les brefs séjours exigés par ses contrats et tournera le plus grand nombre de films possible en Angleterre.

•

CINQUANTE METIERS

Raymond Burr, un nouveau venu au cinéma, jouera bientôt pour le compte de RKO. C'est un grand voyageur : il a fait cinq fois le tour du monde, a passé plusieurs années en Orient et a été tour à tour : cowboy, commis voyageur, professeur, explorateur, garde-forestier et acteur.

Si l'on demandait aux étoiles de cinéma féminines de nommer leur meilleur ami, ou l'homme le plus indispensable à leur carrière cinématographique, les Gary Cooper, Van Johnson, Clark Gable, Ray Milland, ne seraient pas les premiers nommés... L'homme le plus indispensable à la *glamour* des grandes vedettes de Hollywood, celui qui fait que les simples bergères deviennent princesses du jour au lendemain, comme dans les beaux contes de fées, cet espèce de génie si indispensable, et dont on oublie de parler, c'est... *le cameraman*...

Il peut porter un nom tout simple. Au plateau, on l'appelle généralement de son petit nom : Pierre, Jack, Bill ou Mack. "Le nom n'y fait rien, c'est son état qui compte"... C'est son habileté à photographier l'héroïne sous le meilleur angle possible, c'est le talent de savoir laisser dans l'ombre les petits défauts physiques, et de mettre en évidence, bien en lumière, les qualités qui rehaussent la beauté, un infime détail parfois, qui rend sa personnalité indispensable.

Son apparence n'y est pour rien. Il peut être haut de stature et portant beau ou bien, au contraire, il sera un petit homme timide, sans apparence, à l'âme trop sensible.

Peu importe, s'il possède le don de s'extérioriser facilement : ce qu'il faut surtout, c'est qu'il mette les autres en belle évidence. En tout cas, c'est toujours un artiste, et dans son art, il occupe le faîte.

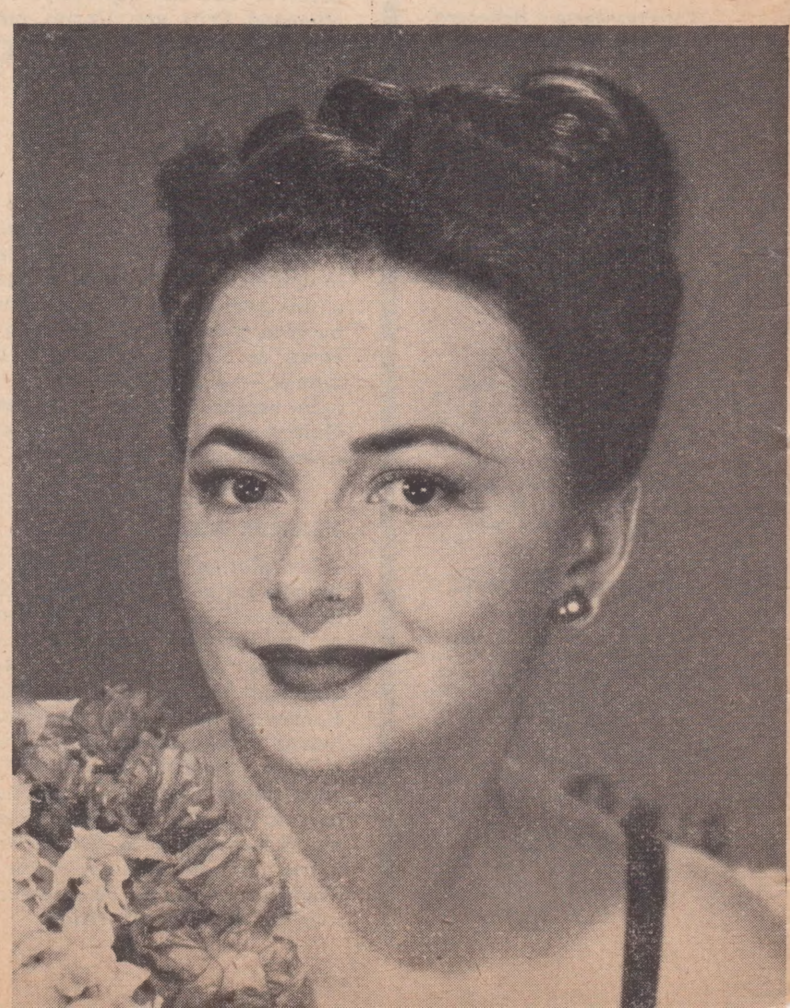
Une fois que ce photographe de la beauté s'est mis en vedette, par l'adresse de ses jeux de lumière et d'ombre, il est sûr de ne plus connaître de repos. Il devient lui-même un astre... *l'étoile des étoiles.* Ces dernières ne se possèdent pas de bonheur, si elles peuvent obtenir de leur directeur au cinéma, que ce soit ce bon génie qui les photographie dans le film de leur choix.

Cette espèce de sorcier de la pellicule possède l'enviable réputation que, sous sa lentille magique, les jolies femmes peuvent êtr magnifiées en une apothéose de beauté quasi surhumaine. Et cela, tout simplement, comme en se jouant...



Le photographe, cet inconnu









Ci-dessus, de gauche à droite, MAUREEN O'HARA, RITA HAYWORTH et JUDY GARLAND, trois des vedettes de l'heure qui se trouvent au nombre des artistes les plus photogéniques, au dire de quatre as cameramen récemment interviewés à ce sujet par notre correspondante. Le photographe, comme il est dit si justement, est l'homme le plus indispensable à la glamour des grandes vedettes de Hollywood. C'est lui qui transforme les bergères en princesses du jour au lendemain, le magicien, quoi !

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE
(notre correspondante à Hollywood)



Les Gloria Swanson, les sœurs Gish, Carole Lombard, Ginger Rogers, Marlene Dietrich, Irene Dunne, Greer Garson, Claudette Colbert, Vivien Leigh, Hedy Lamarr, Ruth Chatterton, Deanna Durbin, Madeleine Carroll, ne sont que quelques-unes des beautés qui ont requis ses services et en ont immensément bénéficié.

Du moment que son adresse photographique est connue, le "cameraman" ne connaît plus de trève. C'est la course à ses services, et les engagements pullulent de tous côtés, dans une industrie où la rivalité ne connaît pas de répit. La plupart sont des "free-lance", comme ils disent ici, recherchés et adulés comme des demi-dieux.

C'est pourquoi j'ai voulu interroger quelques-uns des cameramen de Hollywood, parmi les plus réputés. Je les ai vus dans l'exercice de leurs fonctions. Il y en a de toutes nationalités. Le talent ne tient pas nécessairement à la race. Le vrai "cameraman" est international. La plupart, avant de venir à Hollywood, se sont fait remarquer par leur dextérité à manier le film, en d'autres pays.

Le plus souvent, le cameraman s'exprime avec un accent. Il va et vient au plateau, sans se presser, silencieusement, et de l'air du connaisseur qui est tout à son affaire. Il est affable, vous répond gentiment, lorsque vous l'interrogez. Le reste du temps, il étudie son sujet, [*Lire la suite page 37*]

Ci-contre, de gauche à droite, ANDREA KING, OLIVIA DE HAVILAND et MARIA MONTEZ, trois autres des artistes les plus photogéniques de l'heure, toujours d'après la même enquête conduite auprès des cameramen par notre correspondante. Le photographe, comme on verra dans l'article ci-dessus, est, par un curieux paradoxe, le plus modeste des hommes, s'acquittant de son travail comme faisant partie inhérente au succès d'un film.

ENCORE UN FILM DE GUERRE, dira-t-on peut-être, en se détournant avec indifférence. "Nous en avons trop vus. N'est-il pas temps de penser à autre chose." Il y a beaucoup d'égoïsme et d'incompréhension dans pareille remarque. Il est vrai que le temps des films nous retraçant les horreurs des bombardements et des camps de prisonniers touche à sa fin. On ne saurait en dire autant des innombrables drames psychologiques nés de la guerre. C'est l'un des plus poignants d'entre eux que nous présente l'*Ange qu'on m'a donné,* d'abord parce qu'un enfant est en cause, ensuite parce que les héros de l'histoire sont des victimes de circonstances tragiques et méritaient un sort pour clément. Vous allez en juger :

C'est l'histoire d'une jeune fille, à qui l'on a donné un ange. — Un ange du ciel ? Mieux que cela : un enfant. Petite épave anonyme que les remous de l'exode ont jeté un soir à sa porte.

Elle s'est prise à l'aimer. — Passion violente. — Insolite. — Car Claire Girard (Simone Renant) — notre héroïne — n'est pas une déshéritée — elle est jeune, elle est belle — elle aime et elle est aimée.

L'enfant tombe malade. Elle le dispute à la mort. Courte mais tragique épreuve et que va rendre déchirante l'arrivée de Jean (Michel Marsay), fiancé de Claire. Pressé de rentrer à Paris, il la somme de le suivre. Et l'enfant ? Qu'elle le mette à l'hôpital où le confie à l'Assistance. Elle refuse. C'est la rupture.

L'enfant guéri, sauvé par Claire, est rendu plus cher encore par le sacrifice accompli. Greffé à elle,



UN FILM PATHETIQUE

"L'ANGE QU'ON M'A DONNÉ"

Avec SIMONE RENANT et JEAN CHEVRIER

(Distribution Consortium du Film)



à force d'amour et de caresses, il devient vraiment *son* enfant. Et lorsque, 5 ans plus tard, la radio le réclamera, cet appel éveille en elle une plainte, un cri de mère, comme si on lui arrachait le fruit de sa chair.

Et c'est ainsi qu'elle le rendra, l'arrachant d'elle-même, rêvant de trancher à jamais tout espoir de le revoir. Mais, losqu'à son retour de Blois où elle a conduit l'enfant au Centre de la Croix-Rouge, elle sera rentrée chez elle — comme on rentre du cimetière — elle ne pourra pas supporter l'effrayant silence de la maison vide. Et il faudra qu'entre en jeu toute la ruse paysanne de la vieille Nane (Mady Berry) qui fut sa nourrice, qui est sa servante et sa confidente, pour l'inciter à repartir vers ce village, vers ce château, dont à son départ brusqué, la Présidente de la Croix-Rouge (Catherine Fonteney) l'a contrainte à lire l'adresse.

Elle débarque à l'auberge et fait parler le patron (Visières). Que sait-il des gens du château ? Il se prodigue en éloges sur le maître, sur ce François Lemaresquier (Jean Chevrier) qui a fait toute la guerre depuis 40, en Angleterre, en Russie et qui, resté 5 ans, sans nouvelles de sa famille, a appris à son retour, la disparition de sa femme et de son fils. L'enquête qu'il a menée sur les routes de l'exode ne lui a laissé aucun espoir de retrouver sa femme. Quant à l'enfant, il vient par miracle de le retrouver.

Ci-contre, à gauche, SIMONE RENANT (Claire Girard) et GABRIELLE DORZIAT (la Comtesse de Cébrat). C'est la scène où Claire est engagée au château comme gouvernante de l'enfant. Photo du haut, le petit ALBERT GLADO, artiste prodige de l'écran français que nous révèle le film poignant, "L'Ange qu'on m'a donné".

L'hôtelier est moins chaleureux à l'égard de la châtelaine, la Comtesse de Cébrat (Gabrielle Dorziat), belle-mère de Françoise. Elle lui a donné sa fille unique pour redorer son blason. Mais, elle n'a pour lui que mépris. Mais c'est elle qui règne dans l'immense demeure qu'ont rempli et que hante le souvenir de ses ancêtres, qui y règne et qui y erre, posant sans cesse son regard sur les portraits de sa fille dont, contre toute évidence, l'inconsolable se désespère à espérer le retour.

Une heure plus tard, et sans qu'elle l'ait prémédité le moins du monde, Claire est engagée au château comme gouvernante de l'enfant grâce à une méprise de "Monsieur Jules" (Jean Wall), maître d'hôtel de la Comtesse, qui a pris la jeune fille pour une nurse dont on attendait la visite.

Une vie nouvelle commence dans l'intimité retrouvée. Mais le père de l'enfant les attire l'un et l'autre, les attire et les sépare, car, là où tout est amour, la jalousie a sa part. L'homme est beau et il est fort. Il est discret. Il est sensible et le métier qu'il exerce, l'élevage de chevaux de sang est bien fait pour enchanter un intrépide petit garçon. Déjà, l'enfant se passionne pour les projets de son père, pour ce *Mektoub*, futur crac que François destine au Grand Prix.

Claire écrit à Nane et lui raconte le rôle qu'elle assume, dit sa crainte de se trahir. Or, "Monsieur Jules" vole la lettre et pour se venger de Claire, qui a repoussé ses avances, qui l'a giflé, court la montrer à la Comtesse.

Elle exulte, voyant enfin qu'elle va pouvoir chasser cette fille qu'elle hait. La vérité éclatera, ouvrant pour François, toute grande, lumineuse, radieuse, la route de l'avenir.

Cependant, le jour du Grand Prix approche. Lemaresquier part pour Paris. La vieille se confine dans sa rage, sa hargne et sa solitude. Et, reflétés par les douves, glissent les nuages d'été sur le vieux château légendaire dont Claire, allongée dans l'herbe, avec l'enfant à ses côtés, lit l'histoire à haute voix.

Un cri l'interrompt. On l'appelle au téléphone, elle y court. C'est le médecin du village dont un de ses confrères parisiens a chargé pour Monsieur Lemaresquier d'une mission des plus graves.

En l'absence de François, il s'est adressé à Claire. Il faut qu'elle parte immédiatement. Elle obéit. [*Lire la suite page 37*]

ALBERT GLADO, l'ange qui a été donné à Claire Girard dans les circonstances tragiques de l'exode de 1940. Jean Chevrier, comme on sait, est l'un des plus remarquables jeunes premiers français de l'heure. L'adaptation et les dialogues de "L'Ange qu'on m'a donné" sont de Françoise Giroud et de Jean Choux.



"MY BROTHER WHO TALKED TO HORSES"

UN BEAU FILM CHAMPÊTRE

Avec Butch Jenkins, Peter Lawford et Beverley Tyler

(Production M.-G.-M.)

IL ARRIVE SOUVENT que les amateurs de romans se plaignent de la façon cavalière dont les cinéastes les accommodent de telle façon qu'il n'y ait plus que le titre qui ne soit pas modifié. On ne saurait dire cela du roman de Morton Thompson, puisque l'adaptation du livre a été faite par l'auteur lui-même, mais rien de plus différent que les titres. Le roman : *Joe, the Wounded Tennis Player* est devenu à l'écran : *My Brother Who Talked to Horses.*

Voilà qui tranche agréablement sur les films de guerre ou de gangsters. C'est une histoire aussi rafraîchissante que son décor campagnard et dont la principale vedettte est l'amusant Butch Jenkins que nous avons vu précédemment dans *National Velvet* et *Our Vines Have Tender Grapes.* Son précoce talent vient d'être publiquement reconnu : un vote unanime l'a choisi comme l'enfant-acteur donnant les plus belles promesses d'avenir.

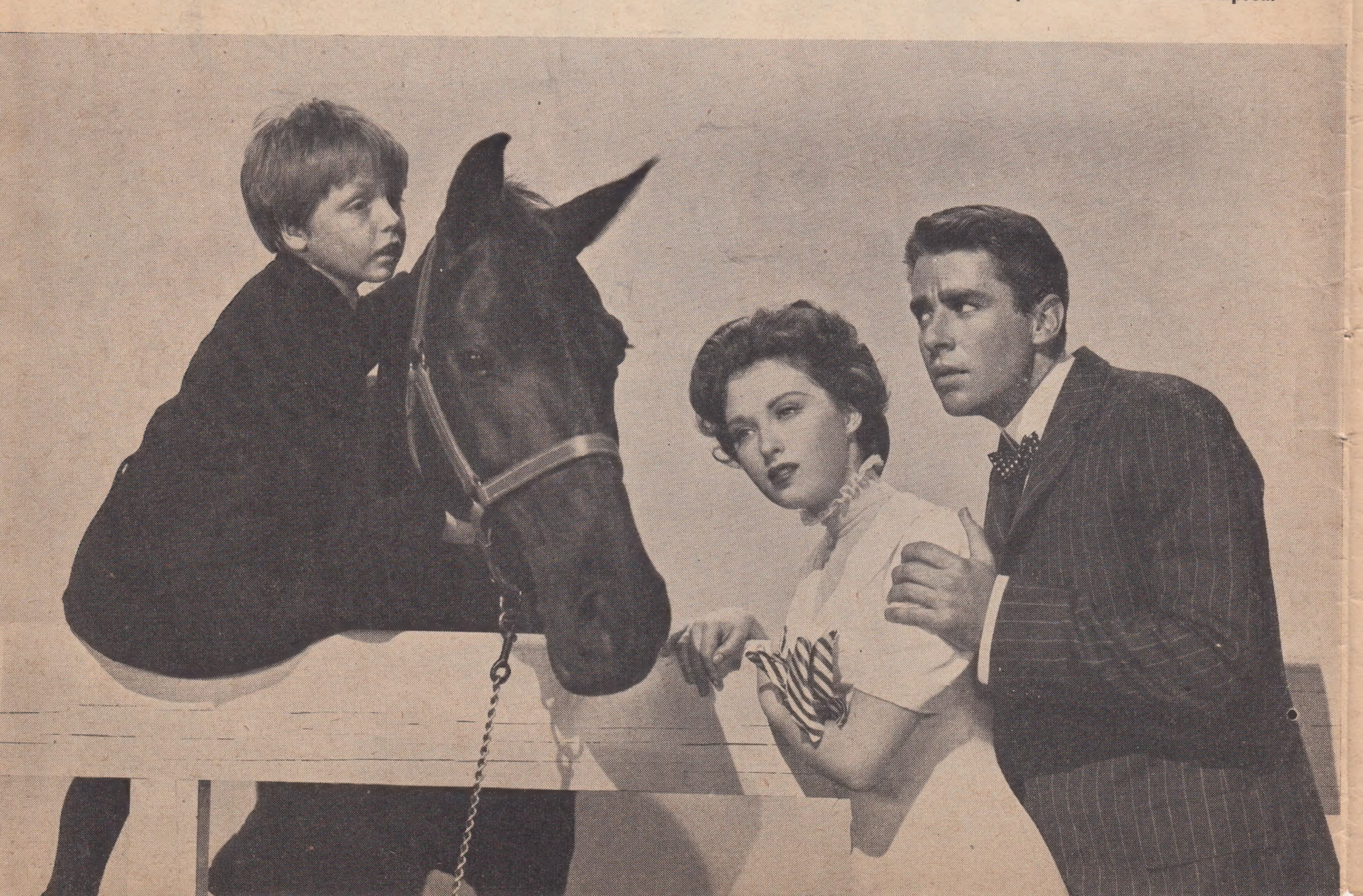
L'élégant Peter Lawford, qui joue le rôle de frère aîné du jeune héros, est bien à sa place dans cette histoire de plein air où figurent des acteurs à quatre pattes. Nous le connaissons bien, lui aussi, puisqu'il était le jeune maître du merveilleux chien : *Son of Lassie.*

Quant à Beverly Tyler, qui nourrit à son égard de tendres sentiments, elle nous a été révélée dans l'inoubliable *Green Years* de Cronin.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que le récit se contente de mettre en scène des adolescents. Il nous présente aussi quelques vétérans du cinéma, capables de mettre en valeur la psychologie des caractères : Edward Arnold, Spring Byington et Charles Ruggles qui nous a déjà été dépeint comme un fervent des courses de chevaux.

L'action se déroule à Baltimore, vers 1909, et nous fait connaître d'abord les membres de la famille Penrose. La mère (Spring Byington), les deux fils, John et Lewis (Peter Lawford et Butch Jenkins), puis M. Bledsoe (Edward Arnold), un éleveur de chevaux, Martha Sterling (Beverly Tyler), la jeune institutrice qui a pris le cœur de John Penrose. Celui-ci est commis à la banque dont l'autoritaire M. Gibley est le comptable. Comme

Ci-dessous, perché sur la clôture, l'amusant et prodigieux petit BUTCH JENKINS, l'une des vedettes de "My Brother Who Talked to Horses" qui suit avec la plus vive attention, le dialogue qui semble s'échanger entre la bête pur-sang, son frère PETER LAWFORD et BEVERLY TYLER, la maîtresse d'école, laquelle vit dans l'expectative d'une idylle avec ce dernier. "My Brother Who Talked to Horses" est une adaptation de Morton Thompson.





le jeune garçon ne rêve que courses de chevaux, inutile de dire qu'il est loin d'être satisfait de son sort. Il ne tardera pas à perdre son emploi.

Divers types de parleurs circulent dans ce récit dont le point culminant est la grande course, un événement international connu partout sous le nom de *Preakness.* Ceci nous rappelle que *The Bart,* un cheval qui a jadis remporté des succès dans les concours hippiques mais commence à prendre de l'âge, joue aussi un rôle important. Il est la propriété de M. Bledsoe et le favori du petit Lewis Penrose.

Ce film, plein d'action et dans lequel on voit de ravissantes scènes champêtres, a eu comme directeur, Fred. Zinnemann, et comme producer, Samuel Marx, auquel nous devons les deux films dont le chien Lassie est le principal personnage: *Lassie Come Home* et *Son of Lassie.*



Ce film champêtre n'est pas sans nous rappeler "National Velvet" et "Our Vines Have Tender Grapes" dont l'action de ces deux films, comme on s'en souvient, se déroulait dans une atmosphère de scènes extérieures si dégagées, si pittoresques. Sur la photo du haut, ci-contre, on a une juste idée de l'époque, des us et coutumes d'une famille originale, d'une famille type du début du présent siècle. — Au centre, il n'en va pas toujours sans un peu de "casse" aux courses. Cette scène nous montre comment se réglait quelquefois un différent de sportifs auxquels certains aventuriers avaient l'habitude de se mêler. — Ci-contre, à droite, le petit BUTCH JENKINS qui tient un rôle si important dans "My Brother Who Talked to Horses" est, soi-disant, malade de la grippe, alors qu'en réalité, ce n'est là qu'une feinte pour ne pas aller à l'école. Notez le cheval sur la table de chevet.



LORSQUE FRANK BORZACE, le directeur que vous connaissez tous, était à la recherche d'une actrice pour son film en technicouleurs, "I've Always Loved You", il eut la chance de rencontrer Catherine McLeod qui se rendait précisément à un autre studio. "Voici le personnage qu'il me faut", pensa-t-il aussitôt. Après un moment de conversation, il fut entendu que Catherine viendrait pour un bout d'essai, le soir même après son travail ailleurs. Tout marcha comme sur des roulettes, et la jeune actrice au sang irlando-écossais fut immédiatement retenue pour le rôle.

"C'est mon plus brillant rôle jusqu'à présent," déclare Catherine, enthousiasmée du film qu'elle vient de tourner. Vous imaginez quel culte de confiance je professe envers M. Borzage, ajoute-t-elle avec ferveur, et en un excellent français.

L'histoire que me raconte Catherine McLeod, pendant que nous déjeunons à Republic Productions, est presque trop belle pour ne pas ressembler à un conte de fée. Mais, à Hollywood, les faits de ce genre ne sont pas uniques. Aussi, je crois que Miss McLeod est une de celles qui sont nées sous l'étoile de la chance.

En ce moment, elle tourne un film dont le rôle est la récompense de son superbe travail, dans "I've Always Loved You". Dans cette seconde production, nous l'y verrons aux côtés de Don Ameche dans "Gallant Man".

Après m'avoir dit qu'elle n'est intéressée que par un seul homme, qu'il porte le nom de William Gerds, qu'elle le connaît depuis quatre ans, et qu'il est actuellement étudiant en médecine à San Francisco, et m'avoir appris qu'ils se sont fiancés au bout de quatre mois, mais qu'ils ne croient, ni l'un ni l'autre aux mariages bâclés à la hâte, elle ajoute :

"Mon slogan peut se résumer à ces deux mots: *"Be yourself"*. Je crois que l'on n'y perd pas à rester ce que l'on est, tout en s'améliorant, mais sans perdre sa personnalité, pour s'englober dans une ambiance ou un milieu qui ne nous convient pas toujours."



UNE INTERVIEW

Les conseils de Miss McLeod
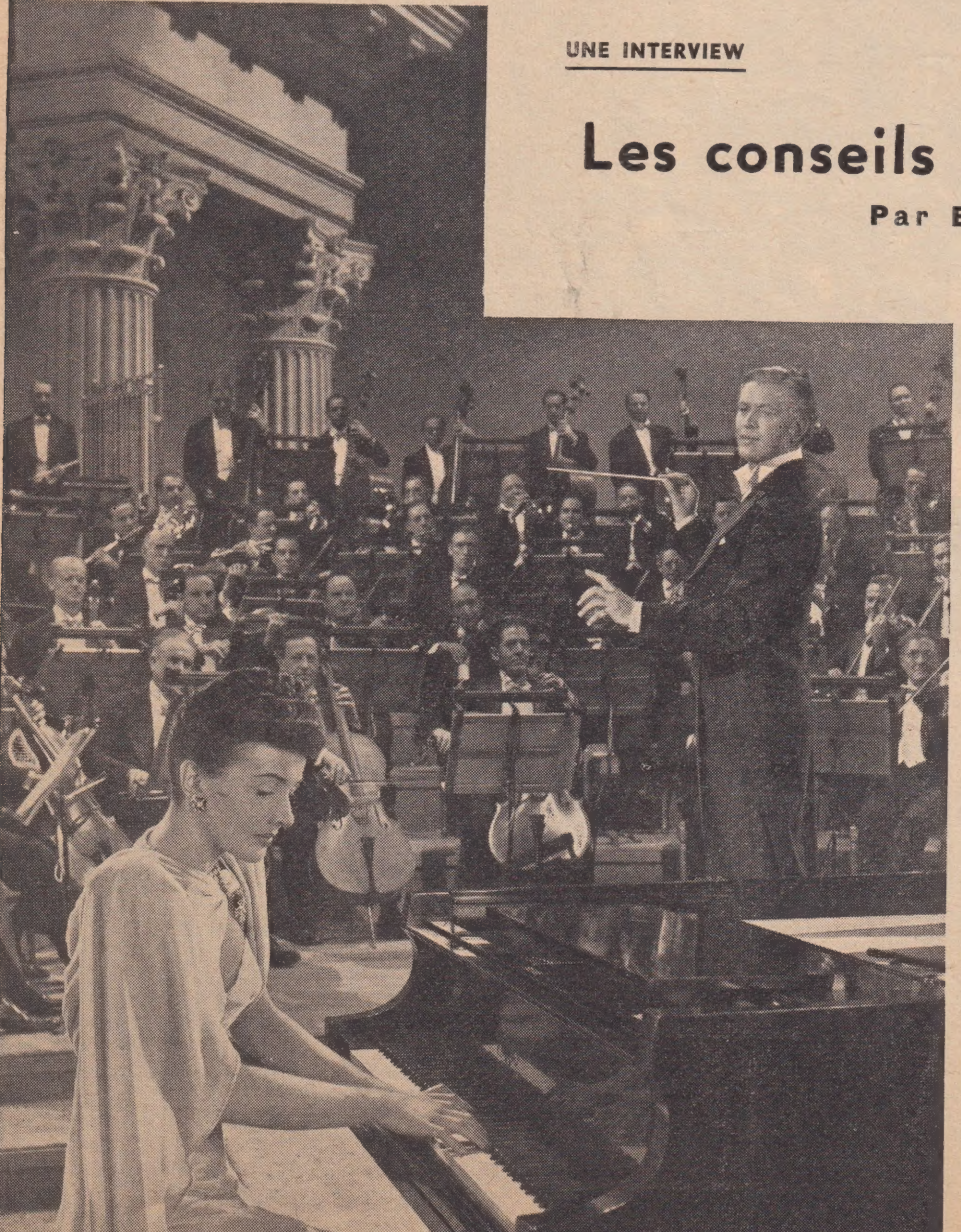
Par Elgé Hesse

Le nœud de notre conversation tourne surtout autour d'une espèce de code que Catherine a mis en pratique depuis qu'elle était jeune étudiante et qu'elle espérait devenir actrice de cinéma. Et voici les articles de ce code :

"Tout d'abord, il faut avoir au moins $1,000.00 d'économie, de façon à pouvoir attendre une année, si la chance ne vous sourit pas immédiatement.

"2. Il est indispensable d'avoir une confiance illimitée en soi-même, vous affirmant que vous pouvez et que vous deviendrez le plus grand succès connu.

"3. Il est nécessaire, bien entendu de posséder [*Lire la suite page* 35]



CATHERINE McLEOD ayant fait un succès de sa carrière se trouve donc parfaitement qualifiée pour donner des conseils à toutes celles qui désirent se lancer dans la grande aventure. Son plan de conduite se divise en six articles dont on trouvera le détail ci-dessus. Musicienne remarquablement douée, Miss McLeod peu souvent se passer de doublures lorsqu'un scénario requiert des qualités de pianiste comme le démontre la photographie ci-contre.

Ci-contre, à droite, le doyen des acteurs de Hollywood. C'est HARRY DAVENPORT qui, tout récemment, célébrait le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance. A cette occasion, George Hette eut le privilège d'interviewer le sympathique personnage à l'intention des lecteurs du "FILM". C'est donc avec intérêt qu'on lira cet intéressant interview qui n'est pas sans nous rappeler la sagesse de Candide.



A QUATRE-VINGTS ANS, célébrer ses noces de diamant en qualité d'acteur, voilà qui n'est pas banal. C'est simplement un fait unique. En effet, Harry Davenport débuta au théâtre dès l'âge de cinq ans. Et, depuis, il n'a pas été une année entière sans exercer son beau métier.

Cet anniversaire, célébré au plateau de "Claudia and David" où il tient un rôle de composition à 20th Century Fox, fait de Davenport l'acteur d'Amérique le plus ancien — le doyen. Descendant de deux familles fameuses au théâtre, et apparenté à la dite famille royale de Hollywood et autres familles de noblesse théâtrale — les Barrymore, Drews, Rankins, McKees, Davenports, Johnsons et Vinings — Harry Davenport, disons-nous, fit ses débuts à l'âge de 5 ans, au plus ancien théâtre du pays, le "Philadelphia Chestnut Theatre".

C'est, en effet, en mars 1871, qu'il interprète le fils de "Damon", dans la production de son père, "Damon and Pythias", avec sa mère, Fanny Vining de la fameuse famille d'acteurs anglais, comme partenaire.

HARRY DAVENPORT

Acteur depuis soixante-quinze ans

Par GEORGES HETTE

(Exclusif au "FILM")

C'est à Canton, Pennsylvanie, que Davenport est né. Le nom de son père, Edward Loomis Davenport est gravé sur la statue de Hamlet à Philadelphie. Il est le rejeton d'une huitième génération d'artistes, dont Jack Johnson, le fameux comédien irlandais.

Marié à l'actrice Phyllis Rankin, décédée en 1935, ils ont eu quatre enfants — Kate, Arthur, Anne and Ned Davenport, lesquels ont tous débuté au théâtre, mais qui, pour une raison ou pour une autre, ont tous abandonné cette carrière. Il n'a qu'une petite-fille, Phyllis Gale Davenport, âgée de 14 mois, dont le père est Ned. Harry Davenport est le dernier enfant vivant d'une famille de dix.

Davenport s'est essayé dans tous les genres — théâtre proprement dit, comédie musicale, opéra, opérette, music-hall, burlesque, silencieux et parlant, dans les films, radio et télévision — avec la seule exception du cirque.

Il avoue qu'il eut beaucoup désiré joué le "clown" dans un cirque; mais que cette opportunité ne s'est jamais présentée. Au temps du cinéma silencieux, il dirigea Lionel Barrymore dans le film "The Millionnaire's Double", et Alice Brady et Robert Warwick dans "Woman Alone".

"Et puis, se rappelle-t-il, à mesure qu'il ressasse devant nous ses anciens souvenirs, Irving Cummings fut un autre que je dirigeai. Il était beau comme un Adonis, dans un film silencieux. Trente-cinq ans plus tard, c'est lui qui fut mon directeur dans un film parlant: "Alexander Graham Bell".

"Non, ces années n'ont pas paru longues, répond-il à qui lui pose la question. Il me semble qu'il y a à peine vingt ans que j'ai eu mon premier grand rôle. Cinquante ans, lorsque l'on arrive à l'échéance, comme cela n'apparaît pas lointain dans le passé. Le passé, cela ne compte pas, il n'y a que le présent, voyez-vous... et puis l'avenir... demain"... Et, pour un long moment, le vieil acteur reste songeur... et nous songeons avec lui...

Comme recette de longévité, Harry Davenport recommande simplement ceci: "se régaler d'air pur, d'exercice, de travail, de sommeil, et rester sur ses appétits, *tous* ses appétits, répète-t-il avec emphase."

"L'âge, ajoute-t-il, est une attitude mentale. On a l'âge de sa mentalité. La curiosité est un signe de jeunesse. C'est elle qui conserve la verdeur de l'esprit. [*Lire la suite page* 34]



Notre compatriote PAUL DUPUIS a joué à ses côtés dans "Johnny Frenchman". Avant la guerre on l'a admirée dans des super-productions comme "La Pension Mimosa" et "La Kermesse Héroïque". C'est FRANÇOISE ROSAY, une grande Française, une grande artiste, que nous verrons prochainement dans "La Dame de Haut-le-Bois" dont on trouvera un intéressant aperçu en page de droite. Ce dernier film de la grande vedette, nous assure-t-on, est à la hauteur de ceux qui firent sa réputation chez nous avant 1939. En page de droite, FRANÇOISE ROSAY et MADELEINE ROUSSET.

Ci-contre, une scène de "La Dame de Haut-le-Bois", qui marquera chez nous le retour triomphal de FRANÇOISE ROSAY dans le rôle de la Comtesse de Brévianne. Nous la voyons ici avec MADEleine ROUSSET (Jeanine) et RENE BLANCARD (le notaire). Le scénario est de Jean-José Frappa. Le dialogue et l'adaptation sont dus à Alexandre Arnoux et Maurice Kéroul. Réalisation Jacques Daroy.





"LA DAME DE HAUT-LE-BOIS"

Un grand film de Françoise Rosay

Avec MADELEINE ROUSSET et RAYMOND LOYER

Production Rhodiafilms

La Dame de Haut-le-Bois, c'est la merveilleuse artiste Françoise Rosay, qui l'interprète et c'est là l'un des plus authentiques succès d'une carrière qui pourtant en compte beaucoup. On se rappelle, avant la guerre, *La Pension Mimosa, Le grand jeu, La Kermesse héroïque,* et depuis : *Une Femme disparaît, Macadane.* Nous l'avons vue aussi dans *Johnny Frenchman,* film anglais tourné en Cornouailles durant la guerre, avec notre compatriote, Paul Dupuis.

Françoise Rosay a mis alors tout son talent et toute son activité au service de son pays. Comme elle avait habité l'Allemagne et que ses films y étaient très populaires, elle en profita pour lancer un appel radiophonique aux femmes allemandes, en faveur de la paix. Elle a ensuite fondé une œuvre dont elle a assumé la direction : l'*Aide aux femmes de combattants,* et se rendait chaque jour à cet ouvroir dont elle dirigeait les travaux. Elle était, pour sa part, mère d'un combattant. Mariée depuis plus de vingt-cinq ans au célèbre metteur en scène, Jacques Feyder, Françoise Rosay vit paisiblement dans une charmante maison : les Maronniers, à Gambais, avec son mari et leurs enfants. Voici donc en raccourci, l'intrigue de "La Dame de Haut-le-Bois" :

Le château de Haut-le-Bois, vieille demeure bâtie dans un site sauvage, n'abrite plus que la Comtesse de Brévianne (Françoise Rosay) et son mari qui, depuis 24 ans a perdu la raison. Leur fils Jacques a quitté cette austère demeure et l'autorité de sa mère dès sa majorité. Il est allé vivre à Paris où il s'est marié. Mais la Comtesse de Brévianne ne connaît ni sa bru, ni le fils qu'elle a mis au monde.

Un jour de mars, le curé et le notaire du pays se rendent au château pour prévenir la Comtesse du malheur qui la frappe. Son fils Jacques a été trouvé mort à Paris, dans une chambre d'hôtel. Dans ses dernières volontés, le vicomte a stipulé que sa femme conserve la garde de son fils, mais à condition qu'une personne d'âge et d'expérience soit placée auprès d'elle par le subrogé-tuteur. Celui-ci s'en remet à la famille pour la choix de la gouvernante.

La Comtesse décide de tenir cette place qui lui permettra, sans révéler son identité, de faire la connaissance de sa belle-fille, (Madeleine Rousset) et de veiller sur son petit-fils. Elle se présente donc au domicile de sa bru sous un faux nom et devient la gouvernante de l'enfant. Celui-ci est un charmant bambin et sa mère, Jeanine, une jeune femme toute simple, employée dans une maison de couture.

La Comtesse ne tarde pas à adorer le petit Gabriel, qui d'ailleurs le lui rend bien. [*Lire la suite page* 34]

LES ILLUSIONS FANÉES

RECROQUEVILLÉE dans un coin du compartiment où elle avait pris place quelques heures auparavant, Jacqueline Desrivières laissait errer son regard embué de larmes sur le paysage tournoyant du train.

C'était une belle jeune fille, dans tout l'épanouissement de ses dix-huit printemps... Mais une immense détresse se lisait sur son visage expressif et doux, dans ses yeux dont l'éclat mélancolique accentuait la beauté. Une chevelure blonde, dorée comme celle des anges, la nimbait de lumière, éclairant les tristes habits de deuil qui la vêtaient.

Elle soupira profondément, l'âme accaparée par un souvenir déchirant, et murmura d'une voix affaiblie par des sanglots difficilement contenus :

— Pauvre papa !

Ses mains, posées sur ses genoux tremblèrent, se crispèrent ainsi que les commissures de ses lèvres :

— Mon petit papa ! Pourquoi m'as-tu laissée seule sur la terre ?

— Allons, mademoiselle Desrivières ! Du courage !

Elle eut un faible sourire et remercia du regard un homme de petite taille, d'une soixantaine d'années, entièrement chauve, dont les yeux, intelligents et bons, se dissimulaient derrière un binocle d'or.

Il hocha la tête, s'efforça de prendre un ton encourageant :

— Du courage ! répéta-t-il. Bientôt, vous allez retrouver une nouvelle famille !

Elle releva la tête.

— Quelle famille ? Je ne les connais pas ! Pensez-vous d'ailleurs que je puis être heureuse, maintenant ?

— Ils vous aimeront... Ils vous aideront à traverser cette pénible épreuve...

— Hélas ! Je sais bien qu'ils ne m'aiment pas, moi, la fille d'une mère qu'ils détestaient et d'un père qu'ils méprisaient. On n'a jamais pardonné à papa son mariage, vous le savez bien !

— Allons, mademoiselle... Votre oncle Mallasoit a eu certainement des torts, mais n'oubliez pas qu'ils habitent la province et qu'ils ont la mentalité du lieu.

— Puis-je avoir confiance en des gens qui haïrent ma mère parce qu'elle était artiste ?

Le vieil homme haussa les épaules, l'air désabusé.

— Que voulez-vous ! Ce n'est pas leur faute...

— Mais ils ne la connaissaient pas ! Ils ne l'avaient jamais vue ! Pourtant, si vous saviez comme elle était belle, comme elle chantait bien !

Maître Vizeux sourit.

— Je sais... Eliane-Flora était l'idole des Parisiens, et certainement la meilleure interprète de notre répertoire lyrique.

Une lueur illumina le visage pur de la jeune fille.

— Ce fut pour moi la plus adorable des mères !

Jacqueline joint les mains dans un geste spontané.

— Et pourtant, le ciel me l'a prise, un soir... subitement ! Pourquoi ? Nous ne demandions qu'à être heureux !

— Notre destin est semé d'épreuves, mademoiselle ! Notre devoir est de toujours les surmonter...

— Il faut en avoir la force ! Moi, je me sens brisée, car c'est trop... Papa mort aussi ! Mon dernier soutien ! Ma seule affection... Un souvenir, lui aussi... Je n'ai plus que des souvenirs, et aucune espérance !

— Allons, allons ! calmez-vous ! Soyez forte ! Il le faut... Vous avez l'avenir devant vous, ma petite enfant...

Avec des gestes malhabiles et timides, maître Vizeux essaie de la consoler. Mais l'homme se sent impuissant devant cette grande douleur, et ses mots sont vains. Un pli barre le front de l'orpheline, lentement, elle se tamponne les yeux.

— Mon oncle et ma tante ne nous ont jamais aimés. Ils ne sont même pas venus à l'enterrement de mon pauvre papa !

— Leurs occupations... voulut protester Me Vizeux.

Elle eut un petit geste.

— Ne les défendez pas, allez ! Je comprends leur attitude. Je m'efforcerai de ne pas leur en vouloir, puisque c'est désormais auprès d'eux que je dois vivre.

— Vous avez raison ! Jusqu'à votre majorité, votre oncle et votre tante sont vos tuteurs... Une bonne entente sera donc préférable pour tout le monde. Enfin, c'était la volonté de votre malheureux père, qui prévoyait les difficultés sans nombre qui vous auraient assaillie, mademoiselle, si vous étiez demeurée seule à Paris...

— J'aurais travaillé !

— Travailler à Paris ? Vous rendez-vous compte de ce que c'est pour une jeune personne de votre âge ? Lui-même l'a appris... plus tard.

Jacqueline poussa un soupir.

— Mon père sera obéi... Sa volonté sera faite ! D'ailleurs rien ne pourra plus me faire souffrir !

▪

Le rapide, haletant, glissa lentement sous les voûtes sombres de la gare de Saintes. Une foule bruyante d'employés et de voyageurs se bousculaient sur les quais encombrés.

Maître Vizeux ouvrit la portière, descendit les bagages et tendit la main à la jeune fille. Un instant, ils demeurèrent immobiles, au milieu du brouhaha, puis ils gagnèrent la sortie.

Dans la salle d'attente, ils s'arrêtèrent à nouveau, dévisageant chaque personne dans l'espoir de trouver quelqu'un de la famille. Mais ils durent vite se rendre à l'évidence : on ne les attendait point. Ils échangèrent un muet regard et le vieux notaire détourna la tête. Jacqueline sentit son cœur se serrer. Courbée sous le poids de sa douleur, elle s'empara de sa mallette et suivit son compagnon jusqu'à la voiture que celui-ci venait d'arrêter.

Quelques instants plus tard, ils arrivaient rue Victor Hugo, où l'oncle Mallasoit avait installé son magasin de nouveautés et de confections.

Jacqueline poussa timidement la porte, qui tinta, tandis que le chauffeur déposait les bagages sur le trottoir.

Le magasin était divisé en deux parties d'égale grandeur : l'une réservée à la confection masculine, l'autre à la confection féminine. Au milieu était la caisse. Une dame d'un certain âge, aux cheveux grisonnants, aux traits fortement accentués, à la peau sèche et flétrie, s'y tenait.

Jacqueline s'avança lentement vers elle, suivie par Me Vizeux.

— Madame Mallasoit, s'il vous plaît ?

— C'est moi-même ! répondit la caissière d'une voix brève, tandis qu'elle inspectait de bas en haut la nouvelle arrivante.

Un doux sourire éclaira le visage de l'orpheline.

— Je suis votre nièce, Jacqueline... Bonjour, ma tante !

— Ah ! très bien !

La jeune fille avait fait un pas en avant pour embrasser sa nouvelle parente. Mais Mme Mallasoit détourna la tête et sourit à une cliente qui arrivait à son tour, un paquet sous le bras, accompagnée d'une jeune fille de l'âge de Jacqueline, revêtue d'une blouse noire.

Les deux femmes bavardèrent un instant sans s'occuper de Jacqueline.

Le vieux notaire, avait pris son bras et le pressait affectueusement, comme s'il voulait lui dire : patience... courage !

Enfin la cliente partit. La vendeuse, après avoir fermé la porte sur elle, revint et demanda, dévisageant l'orpheline :

— C'est Jacqueline, ça ?

— Oui... répondit Mme Mallasoit en fermant le livre sur lequel elle venait d'inscrire la vente... Va chercher ton père.

Celui-ci arriva : gros bonhomme au visage vulgaire. Il avait plus de six pieds et de nombreux fils accrochés à son veston. Un grand garçon d'une vingtaine d'années le suivait...

— Jacqueline ! dit la tante en la désignant du doigt.

Notre récit d'amour complet par ROBERT JEAN-BOULAN

— Ah ! bon ! ... Et monsieur ?

— Maître Vizeux, répondit le compagnon de la jeune fille ... je suis le notaire de mademoiselle ... J'ai accompagné votre nièce ainsi que je l'avais promis à mon malheureux client ... De plus, je dois vous entretenir de la situation dans laquelle votre parente se trouve ...

— Bien entendu ! répondit Mme Mallasoit ... Gaston, tu garderas le magasin ... Lucienne, tu conduiras Jacqueline dans sa chambre ... Toi, Alcide, suis-nous ...

— Bien, Eugénie !

Jacqueline se trouva bientôt seule, dans une petite chambrette, sous les combles. Lucienne ne lui avait pas adressé la parole. Personne ne lui avait souhaité la bienvenue !

II — TANTE EUGENIE

Jacqueline demeura prostrée, dans le silence de sa chambrette, au milieu de ses bagages épars, sur le petit lit de sangle qui lui avait été destiné. Elle fut arrachée à sa douleur, quelques heures plus tard, par trois coups qui heurtèrent violemment la porte.

D'un bond, elle se releva et essuya son visage.

— Qui est là? demanda-t-elle d'une voix altérée.

— Lucienne ! répondit une voix, il faut descendre. Nous nous mettons à table !

— J'arrive !

Jacqueline redressa sa chevelure, donna un dernier coup d'œil à sa toilette, puis elle ouvrit la porte. Lucienne se tenait derrière, guettante.

Elle eut un sourire sournois.

— Avais-tu peur qu'on vole tes affaires ?

— Pourquoi ?

— Ta porte était fermée à clef !

— Excusez-moi !

— Descendons vite, maman nous attend.

Les deux jeunes filles firent bientôt irruption dans la salle à manger. Toute la famille était déjà réunie autour de la table : c'est-à-dire tante Eugénie, oncle Alcide, Gaston, et une petite fille d'une dizaine d'années à l'ondoyante chevelure brune, qui lui tombait en deux tresses sur le dos, comme avant la mode des cheveux coupés.

Tous avaient le nez dans leur assiette qu'Eugénie était en train de servir, sauf la fillette qui esquissa un tendre sourire à l'adresse de la grande et jolie cousine ...

Celle-ci avait prit place à côté de Lucienne. Elle était surprise de n'y point trouver son ami, Me Vizeux. Elle ne le croyait pas reparti puisqu'elle ne lui avait pas dit au revoir. Elle était vexée de n'être pas descendue plus tôt afin de le remercier de ses bontés. Mais peut être reviendrait-il le lendemain prendre congé !

Elle fut tirée de ses réflexions par le charmant manège de la fillette qui, placée en face d'elle à côté de sa mère, lui souriait de temps en temps.

L'orpheline se sentit irrésistiblement attirée par cette enfant candide et caressante. Elle répondit à son sourire. Mais pas suffisamment discrètement pour que tante Eugénie ne s'en aperçoive pas. Elle questionna avec sévérité :

— Pourquoi souris-tu ?

Le visage de Jacqueline s'empourpra. Pourtant, ce fut d'une voix calme qu'elle répondit :

— A ma petite cousine, si mignonne ...

La femme tourna son regard courroucé vers la benjamine :

— Mange ta soupe, Monique ! Et tiens-toi tranquille !

— Tante, dit Jacqueline d'une voix qui tremble légèrement, je serais désolée si ma présence ici, près de vous, vous occasionnait le moindre ennui ...

— Pourquoi cette question ?

— Je ... je ne sais pas ... Je voulais seulement dire ...

Tante Eugénie hausse les épaules.

— Je comprends ! Nous ne sommes pas aussi ... gais que ceux que tu avais l'habitude de fréquenter, n'est-ce pas ? Et tu as peur de t'ennuyer ?

Elle eut un petit rire sec.

Jacqueline rougit jusqu'aux oreilles.

— Oh ! ma tante, qu'allez-vous penser ?

— Je pense ce que je pense ... je sais ce que je sais ... En tout cas, la volonté de ton père doit être respectée. Nous sommes tes tuteurs et nous le resterons quelles que soient tes velléités de ...

Elle se versa à boire et but quelques gorgées ... Refoulant la colère et la honte qui emplissaient sa poitrine, Jacqueline fixa sa tante et répondit d'une voix douce :

— J'ai trop aimé mon pauvre papa pour contrevenir à sa dernière volonté ... Loin de moi l'intention de fuir, comme vous le pensez mais au contraire je veux vous aider et vous aimer ...

— Nous aider, nous le verrons ... quant à nous aimer, tu feras comme tu voudras. Tu sais que nous n'avons jamais eu beaucoup d'estime pour tes parents ...

Jacqueline baissa la tête :

— Je sais ... Mais eux vous aimaient

Tante Eugénie éclata d'un rire méprisant.

— Il n'aurait plus manqué que cela. Nous n'avons jamais fait parler de nous et nous méritons le respect de tous, *nous !*

L'orpheline, les larmes aux yeux, s'était levée, ne pouvant en entendre davantage. Elle devinait la pensée de sa tante et toute la vilénie de son âme.

— Où vas-tu ?

— Je ne puis manger davantage ... je n'ai plus faim ... excusez-moi.

Lentement elle gagna la porte, sans que personne protestât pour la retenir ... Pourtant au moment où elle atteignait le loquet, une petite voix se fit entendre :

— Cousine ... cousine Line ! ... pourquoi t'en vas-tu ?

Elle se retourna. Monique avait quitté la table à son tour et, en courant s'avançait vers elle.



"Chérie, pardonnez-moi d'avoir douté de vous !" répondit Pierre, après avoir donné un baiser à Jacqueline.

Dessin de JEAN MILLET

Bras tendus elle allait la recevoir, quand Monique s'immobilisa soudain à la voix de sa mère qui disait :

— Reviens à ta place, vilaine fille !... Laisse ta cousine tranquille... puisqu'elle est fatiguée !

•

Le lendemain matin, vers dix heures, Me Vizeux revint chez les Mallasoit. Il fut accueilli avec les marques de la plus basse obséquiosité, ce qui eut le don de l'exaspérer et de l'inquiéter en même temps.

— Je voudrais parler à mademoiselle Desrivières ! dit-il d'un ton sec, coupant court aux protestations d'amitié.

— Mais certainement, mon cher maître, répondit Eugénie. Lucienne, va donc voir si Jacqueline peut descendre... Dis-lui que Me Vizeux serait désireux de la voir.

Quelques instants plus tard, l'orpheline parut. A la vue du vieux tabellion, un rayon de bonheur l'illumina. Elle courut vers lui.

— Mademoiselle Desrivières ! fit-il, tout ému, en s'emparant affectueusement de ses mains.

Ils s'assirent en silence l'un à côté de l'autre, près de la fenêtre.

Me Vizeux jeta un regard significatif à la tante et à Lucienne, qui étaient demeurées dans la pièce. Elles comprirent qu'elles étaient de trop.

— Alors, nous vous laissons, fit la tante Mallasoit d'un air pincé. Vous avez sans doute des choses personnelles à vous dire... A tout à l'heure !

Dès qu'ils furent seuls, Jacqueline s'écria :

— Oh ! maître Vizeux... Je vous remercie d'être venu !

— Comme cela, sans vous dire au revoir ? Pas du tout ! Je vais partir tout-à-l'heure, et c'est justement ma visite d'adieu que je viens vous faire.

— Je vais me trouver bien seule...

— Mais non ! Vous verrez que vous vous habituerez à votre nouvelle existence. Je suis persuadé que vos parents adoptifs sont bons et qu'ils vous aimeront. C'est une question de patience...

La jeune fille hocha la tête :

— Je crains d'être une charge pour eux... cela me gêne, et de plus je suis certaine que cette condition me retranchera toujours de leur affection...

Me Vizeux, fronca les sourcils, hésita, ouvrit la bouche à plusieurs reprises ; puis, esquissant un geste fataliste, parla :

— Ecoutez, mademoiselle Desrivières, il vaut mieux que vous sachiez la situation, telle qu'elle est. Oui... cela sera mieux, ce sera plus tard plus net. Voilà : vous ne serez jamais une charge matérielle pour vos tuteurs...

— Comment cela ?

— Parce qu'ils recevront au premier de chaque mois une pension suffisante qui les dédommagera des frais que votre présence pourra leur occasionner. Vous savez que votre malheureux père a laissé une petite fortune qui vous reviendra à votre majorité. J'ai pris sur moi de proposer hier soir à vos tuteurs cet arrangement...

— C'est pour cela qu'ils sont si disposés à obéir aux dernières volontés de mon papa chéri !... riposta la jeune fille amèrement...

— Il faut leur pardonner... Ce sera mieux ainsi et pour eux et pour vous. Vous serez plus tranquille.

— Vous avez très bien fait !

— De plus, je vous enverrai chaque mois une petite somme que vous me fixerez dès que vous connaîtrez vos besoins d'existence, afin que vous puissiez équilibrer vos frais d'entretien et de toilettes... Ne craignez rien, toutes ces sommes seront supportées par les intérêts du capital dont j'ai la gérance. Vous trouverez donc celui-ci intact plus tard...

— Je vous remercie, cher maître. Ces arrangements me libèrent d'un grand souci. Et vous avez bien fait de m'en parler.

— Voilà, il faut que je vous quitte... Mon train est dans trois quarts d'heure et je dois passer à l'hôtel...

Il se leva :

— Et si vous avez besoin de quoi que ce soit, d'un conseil, d'un appui quelconque, je vous demande instamment de me considérer comme votre ami et de vous ouvrir à moi avant tout autre...

Jacqueline sentit ses yeux s'embuer de larmes.

— Je vous le promets ! balbutia-t-elle. Merci... merci !

— Au revoir... ma petite fille !

III — EPREUVES

Quelques jours après son arrivée chez sa tante Eugénie, Jacqueline put, hélas, constater que ses appréhensions avaient été pleinement justifiées. Bien que ne se trouvant nullement à charge chez la sœur de feu son père, comme le lui avait répété Me Vizeux, la malheureuse orpheline eût tôt fait de comprendre qu'en se rendant utile par son travail on en viendrait à ne plus voir en elle une intruse. Mais ce qui devait arriver arriva : on abusa de sa bonne volonté, tant et si bien que l'opinion publique s'en émut. Le bon curé de la paroisse vint lui-même s'enquérir de sa nouvelle fidèle qu'il ne revoyait plus tous les matins à la messe. Tout cela fit faire volte-face à la mesquine tante Eugénie Mallasoit. La nouvelle tactique conciliante de cette dernière et la gentillesse de la charmante petite Monique parut enfin procurer un peu de bonheur à Jacqueline Desrivières.

IV — LE SOLEIL DE L'ENFANT

Un revirement de l'opinion publique en sa faveur fut un baume salutaire pour la malheureuse orpheline. Elle avait abandonné son travail et pouvait reprendre lentement le goût de la vie. D'autant plus que tante Eugénie semblait avoir adopté une nouvelle attitude à son égard.

Deux faits avaient motivé cette transformation. D'abord une lettre de Me Vizeux qui, en apprenant quel régime on faisait subir à sa jeune cliente, avait menacé les tuteurs d'un scandale. N'étaient-ils pas amplement rémunérés pour toutes les dépenses qu'occasionnait la présence de Jacqueline à leur logis ? Tante Eugénie avait eu peur.

Le deuxième événement qui l'avait décidée avait été la visite de M. le Curé. Celui-ci avait, dès les premiers jours, remarqué l'assiduité de la jeune et jolie paroissienne. Il avait pris ses engagements et s'était proposé d'aller la voir. Ne l'apercevant plus à l'église, ayant entendu dire qu'elle était souffrante et peut-être malheureuse, il s'était décidé.

Le curé Bouis sut trouver les mots qu'il fallait pour rassurer l'âme de Jacqueline et juguler les mauvais instincts de sa tante.

Devant cette double autorité, tante Eugénie s'était inclinée. D'ailleurs, de nouvelles préoccupations l'assaillaient, la détournaient de Jacqueline.

Celle-ci vécut alors des journées de détente, de repos. Elle put retourner à l'église où elle revit le bon curé Bouis avec lequel elle eut de longs entretiens.

Enfin, un événement lui fit comprendre combien tout était changé pour elle. Jusqu'à sa maladie on avait pris soin d'éviter tout contact entre elle et la petite Monique.

Un matin — c'était un jeudi — Jacqueline était descendue dans la cour, afin de profiter d'un rayon de soleil. Elle s'était assise dans sa chaise longue et travaillait à une broderie quand une voix fraîche la tira de la méditation dans laquelle elle était plongée.

— Coucou ! Cousine Line !

Elle se retourna. Monique accourait en riant. Elle se jeta dans ses bras et l'orpheline la tint longtemps serrée contre elle.

— Chérie !

Elle la fit grimper sur ses genoux. Une lueur heureuse irradiait son front. Il lui semblait qu'un grand poids libérait sa poitrine et qu'une vie nouvelle commençait.

— Et toi, demandait la fillette, tu m'aimes aussi ?

— De tout mon cœur !

— Alors pourquoi étais-tu toujours triste !

— Je ne suis plus triste !

Un rayon de soleil dansait dans l'âme de Jacqueline. Une douceur étrange l'envahissait. Immédiatement elle songea qu'il faudrait remercier tante Eugénie.

Justement, elle l'entendait marcher dans la salle à manger. Elle y courut. Mme Mallasoit était en grande conversation avec Lucienne qui semblait étreinte par une émotion indescriptible.

Les deux femmes s'interrompirent à l'approche de leur parente.

— Que veux-tu ? demanda Eugénie.

— Oh ! Tante, tante, je voulais vous remercier d'avoir permis à Monique de venir m'embrasser.

— Mais c'est la moindre des choses ! répondit la mère, maintenant que tu vas mieux !

— Merci, nous nous aimons bien toutes les deux.

Jacqueline embrassa tante Eugénie et celle-ci non seulement ne la repoussa pas mais lui rendit son baiser, ce qui confondit la jeune fille. C'était vraiment trop de bonheur à la fois ! Depuis son deuil elle se sentait heureuse pour la première fois.

— Va prendre l'air dans la cour avec Monique, dit Mme Mallasoit, cela vous fera du bien à toutes deux.

Jacqueline ne se le fit pas répéter. Sans s'apercevoir du trouble de ses parentes, elle repartit rejoindre sa nouvelle petite amie, qui, délicatement, peignait sa poupée.

A peine eut-elle quitté la pièce que Lucienne s'avança vers sa mère.

— Je t'assure que c'est très sérieux ! dit-elle.

— Très bien, mon enfant, ce serait un grand bonheur pour ton père et pour moi ! Mais es-tu sûre qu'il t'aime sérieusement, pour le bon motif ?

— Oh ! protesta Lucienne, tu penses que Pierre Gardon n'est pas un coureur ! Le fils d'un docteur ne se permettrait pas une faiblesse de ce genre. Il passe devant le magasin tous les jours. Il me sourit chaque fois ; visiblement il voudrait me parler...

— Eh bien !

Lucienne baissa les yeux :

— Je n'ose pas l'encourager...

— C'est un garçon très sympathique.

— Il est beau, maman !

— Admettons... Il appartient à une des meilleures familles du pays... ce qui n'est pas à dédaigner... Il a lui-même une situation, puisqu'il vient de passer son doctorat en médecine... Il prendra sûrement la place de son père...

— Certainement...

— Cela me fera de la peine si tu nous quittes, évidemment. Mais je ne suis pas égoïste, mon enfant et désire ton bonheur avant tout...

— Merci, maman !... Alors, tu crois que ?...

— Mais bien sûr... petite folle... j'ai confiance en toi... et en lui !

■

Dès cet instant l'intérieur des Mallasoit se transforma Lucienne chantait du matin au soir. Sa mère souriait aux anges ; elle soignait particulièrement sa toilette, ainsi que Lucienne d'ailleurs qui ne portait plus de blouse noire au magasin. Seuls l'oncle Alcide et Gaston demeuraient placides et calmes, complètement annihilés par l'autorité féminine d'Eugénie. Ils avaient été mis au courant du projet qui s'élaborait, mais, ils avaient perdu depuis longtemps l'habitude d'extérioriser leurs sentiments. Aussi avaient-ils accepté la nouvelle avec une joie au diapason, mais non spontanée.

Jacqueline, qui se sentait revivre, qui avait retrouvé sa gaieté et l'éclat de sa jeunesse depuis qu'elle se sentait aimée, ou du moins l'espérait, ne s'était pas rendue compte de cette transformation. Elle croyait qu'elle avait été jusqu'à ce jour injuste avec ses tuteurs. Elle les trouvait charmants.

Chaque jour, maintenant, elle sortait, tantôt seule, tantôt avec Monique, quand la fillette rentrait de l'école. On lui avait caché la vérité, et elle ignorait tout ce qui se passait. Elle avait proposé de travailler de nouveau au magasin, mais — et cette décision l'avait un peu surprise — on avait refusé ses services, sous le prétexte qu'elle devait se reposer encore. Elle devina même confusément que sa présence au magasin gênait, surtout Lucienne qui ne tenait plus en place dès qu'elle s'y trouvait.

Elle n'avait pas insisté, sachant qu'on ne contrecarrait pas facilement la volonté de tante Eugénie... Et, dans toute sa simplicité, elle croyait à une délicatesse de leur part.

Elle mettait à profit la liberté qu'on lui avait octroyée pour visiter Saintes. La vieille ville l'enchantait, avec ses cathédrales, ses rues tortueuses, ses maisons historiques, lourdes d'années et de mystères, tout ce passé qu'elle semblait garder jalousement comme un trésor. Elle

passait des heures assises sur les berges de la Charente, dont les eaux claires sinuaient dans la campagne délicatement vallonnée.

Ce soir-là, quand elles rentrèrent, Jacqueline était toute rose; Monique avait un air sérieux et mutin. Elles étaient en retard, et Lucienne achevait de mettre le couvert.

— Nous nous excusons d'arriver à cette heure seulement, dit Jacqueline. Mais nous avons fait une longue promenade. Il faisait si beau!

— C'est bien! répliqua la tante. Maintenant, mettons-nous à table.

Ils s'installèrent. Mais Monique se démenait sur sa chaise. Visiblement, elle mourait d'envie de parler. Dès qu'elle put placer un mot, elle éclata de rire et s'écria:

— Cousine Line ne dit pas tout!

Mme Mallasoit dressa l'oreille, mise en éveil.

— Que veux-tu dire?

— Non! poursuivit Monique, toute fière d'intéresser des grandes personnes. Elle ne dit pas tout! On a fait une rencontre!

— Une rencontre? Quelle rencontre?

— Un joli monsieur qui nous a dit bonjour! Et puis il s'est arrêté! Jacqueline ne voulait pas d'abord... Il nous a parlé, et il nous a accompagné un petit bout de chemin.

Tante Eugénie fixa sévèrement Jacqueline.

— Veux-tu me dire ce que cela signifie?

La jeune fille sourit.

— Cela n'a aucune importance, tante! C'est un jeune homme qui m'a dit être de vos amis ,et qui, sachant que j'avais été souffrante, voulait prendre de mes nouvelles...

— Le nom de cet homme?

— Je l'ignore, tante... c'est la première fois que je le voyais...

— Mais moi... s'écria Monique, je le connais!

— Tu le connais, toi?

— Oh! oui... tu penses... maman! Il passe souvent devant la porte... Presque tous les jours... Et puis, il sourit...

— Un grand jeune homme brun? demanda Lucienne en pâlissant.

— C'est ça... son papa... a une auto... il guérit les malades!

— Pierre... c'est Pierre Gardon! s'écria Lucienne en bondissant sur sa chaise.

V — LA ROSE ET SES EPINES

LA RÉVÉLATION de Monique semblait avoir foudroyé toute la famille. Ils se regardèrent les uns les autres, en proie à une émotion aussi soudaine qu'étrange aux yeux de Jacqueline qui les observait sans comprendre.

Elle crut bon d'intervenir, se méprenant sur la nature de cette émotion. Souriante, elle hocha la tête et dit:

— Tranquillisez-vous, ma chère tante... ce jeune homme a été très correct. D'ailleurs nous sommes restées peu de temps, il ne s'est donc passé rien de mal. Il m'a parlé de choses tout à fait insignifiantes.

— C'est possible, répliqua Eugénie qui avait retrouvé son sang-froid... Mais nous ne sommes pas à Paris ici... et jamais ma fille ne s'est laissée accoster par un étranger...

— Mais...

— Ecoute-moi. Dans nos petites villes tout se sait et tout se déforme. Par conséquent, à l'avenir, plus de rencontres semblables... sinon, je me verrai dans l'obligation de sévir... Enfin, si tu rencontres encore ce Pierre Gardon... je te défends, tu m'entends, *je te dé-fends* de lui adresser la parole!... même de lui sourire... ou de le saluer!

— Oh! ma tante!

— J'ai dit!...

— Non... non!... s'écria Lucienne dont le visage était ruisselant de larmes... Je ne veux pas que tu me le voles!... C'est mon fiancé...

Ce fut au tour de Jacqueline de demeurer stupéfaite. Une vive rougeur empourpra ses joues. Tante Eugénie avait d'abord jeté à sa fille un regard sévère. Puis, se ravisant, elle se tourna vers Jacqueline...

— Eh bien, oui! Pierre Gardon est le fiancé de Lucienne!... Nous ne tenions pas à en parler, car la chose n'est pas définitive... mais enfin, toi, il vaut mieux *maintenant* que tu le saches...

De rouge, Jacqueline était devenue toute pâle: elle balbutia:

— J'ignorais... Je vous demande pardon, ma tante.

•

Pierre Gardon était le fiancé de Lucienne! Dans sa chambrette, l'orpheline ressassait constamment cette même phrase qui la bouleversait plus qu'elle ne voulait le croire. Elle revoyait le mâle et expressif visage, les yeux intelligents qui s'étaient posés sur elle, la voix douce et persuasive qui lui avait parlé. Tout de suite en l'apercevant son cœur avait bondi dans sa poitrine. Un monde nouveau s'agitait obscurément en elle...

Les jours qui suivirent se passèrent comme à l'ordinaire. Jacqueline n'était presque pas sortie. Elle n'avait plus parlé au jeune homme. Pourtant, elle sentait, obscurément, que le bonheur qu'elle avait enfin cru trouver au sein de sa nouvelle famille s'était envolé à nouveau. On se méfiait d'elle. Dans les yeux de Lucienne, une flamme jalouse, mauvaise, s'allumait parfois lorsqu'elle la regardait.

Le dimanche suivant, elle se rendit à la messe avec ses tuteurs. Soudain, elle se sentit rougir malgré elle. Elle venait d'apercevoir Pierre. Il restait à l'écart. Il fit de la tête un salut discret et sourit. Lucienne était devenue écarlate de plaisir, tandis que Jacqueline détournait la tête... Mais pourtant, elle resta sûre d'une chose: c'était elle, qu'il regardait, c'était à elle qu'il souriait! Elle se gourmanda. Elle était folle! C'était impossible, puisqu'ils étaient fiancés, lui et Lucienne!

Le lendemain, elle profita d'un instant de liberté pour aller visiter, seule, le musée Métrean. Il renferme une riche collection consacrée au folklore régional, réunie par un vieux savant saintais.

Elle était absorbée dans la contemplation de vieux bijoux saintougeais remarquables, lorsqu'elle sentit une présence à côté d'elle. Elle releva la tête et poussa un léger cri. Pierre était à côté d'elle.

Instinctivement, elle voulut s'enfuir. Mais lui, doucement et fermement à la fois, la retint par le bras.

— Pourquoi me fuyez-vous? demanda-t-il sur un ton de reproche. Vous aurais-je blessée sans le vouloir?

La jeune fille s'arrêta, bouleversée.

— Vous le savez bien! balbutia-t-elle Laissez-moi... On ne doit pas nous voir ensemble... Ce ne serait pas bien de votre part d'insister.

— Jacqueline... il y a certainement un malentendu! Je vous jure que j'ignore tout de vos insinuations et de vos réticences. Votre attitude me blesse, me fait mal, me désespère aussi...

Jacqueline le contempla. Elle remarqua qu'il souffrait réellement.

— Je cherche à vous voir, Jacqueline... et chaque fois, vous détournez la tête, comme si vous me haïssiez... Et pourtant, pourtant si vous saviez!... Je ne pense qu'à vous... mes nuits sont illuminées par votre regard qui me poursuit sans trêve...

Jacqueline s'était accrochée à la vitrine prise d'un vertige soudain. D'une voix blanche elle balbutia:

— Pourquoi me parlez-vous ainsi, puisque vous êtes fiancé!

Pierre éclata de rire. La gardienne du musée qui accompagnait dans un coin de la grande salle, un couple de visiteurs étrangers se retourna.

Le jeune homme baissa la tête et fit semblant de s'intéresser à une admirable broche que portait une riche châtelaine d'antan.

— Qui vous a dit que j'étais fiancé? demanda-t-il d'une voix sourde.

— Mais...

— C'est ridicule!... Je ne connais aucune jeune fille... Je n'ai parlé à aucune d'elle... Mon cœur a vibré pour la première fois en vous voyant.

— Mais Lucienne?

— Quelle Lucienne?...

— Ma cousine...

— C'est avec elle que je suis fiancé?

— Oui!

— C'est elle qui vous l'a dit?

— Oui!

— Je comprends tout!

Le visage de Pierre se rembrunit soudain.

— Je comprends... et je suis effrayé. Je passais presque chaque jour devant le magasin de votre oncle dans l'espoir de vous y entrevoir; je souriais comme si vous étiez dans l'ombre et j'espérais que mon sourire vous atteindrait...

— C'est Lucienne qui les recevait et qui, se méprenant, a cru que c'est elle que vous cherchiez!...

— Ce n'est pas possible!... C'est grave...

— En effet, Lucienne en a parlé à ses parents et ils attendent votre visite officielle.

Pierre était devenu pâle:

— C'est encore plus grave que je ne le pensais... Mais...

Il retrouva son sourire:

— Vous avez bien fait de m'en parler, de vous ouvrir à moi... J'irai en effet d'ici quelques jours les voir... officiellement...

Il prit la main de Jacqueline, la serra doucement:

— Pour demander cette petite main-là...

— Que voulez-vous dire?

— Que c'est vous que j'aime, Jacqueline... que je n'ai jamais aimé que vous... que je ne pourrais plus vivre sans vous...

Quand Jacqueline rentra, les maisons tournoyaient autour d'elle ; le sol lui paraissait léger ; le ciel était radieux... et son cœur inondé d'une joie inconnue...

Elle ne pensait pas aux conséquences que ce bouleversement dans l'ordre établi des choses allait produire, ni aux désespoirs qui allaient naître de son bonheur.

Ce ne fut qu'en revoyant Lucienne, le lendemain, qu'elle se rendit compte de la peine que sa joie, à elle, allait lui faire. Elle resta consternée. Elle eut l'idée, un instant, de partir, d'abandonner Pierre et ses illusions... Mais elle se dit qu'elle n'avait pris, en somme, la place de personne dans le cœur de celui qu'elle aimait.

Quant à Lucienne, elle se rembrunissait de jour en jour. Pierre ne passait plus devant le magasin. Elle guettait en vain ses sourires. Sa déception se retournait contre Jacqueline, qu'elle haïssait de plus en plus ouvertement, devinant, avec son instinct de femme, ce qui se passait dans le cœur de sa cousine...

Un soir, alors que Jacqueline était dans la cour avec Monique, une voisine, madame Tardoire, la femme du bottier, vint voir Mme Mallasoit en grand mystère.

— Chère madame Mallasoit ! s'exclama-t-elle en s'approchant de la caisse où se tenait la tante. Ne pourrais-je vous dire deux mots ?

— Volontiers, chère madame Tardoire... Je vous écoute... De quoi s'agit-il ?

Mme Tardoire prit une mine effarouchée et inquiète.

— Oh ! pas ici... Allons dans une pièce plus intime...

Intriguée, tante Eugénie la fit passer dans la salle à manger.

— Vraiment, vous piquez ma curiosité ! Est-ce donc si secret ?

— Oh ! secret ! Ce n'est pas le mot... Mais enfin, j'ai pensé que vous ignoriez ce qui se passait... Les personnes intéressées sont toujours les dernières renseignées... S'il n'y avait pas des amis sincères pour les mettre au courant, les scandales continueraient impunément...

Mme Mallasoit fronça les sourcils.

— Expliquez-vous, je vous en prie !

— Figurez-vous, ma chère, qu'un bruit court en ville... Un bruit étrange... Pierre Gardon, le fils du docteur, serait fiancé ?

Un sourire effleura les lèvres pâles de la tante.

— Fiancé ? Mais en ce cas, je ne vois pas le scandale...

— Attendez ! La fiancée serait, dit-on, une demoiselle, récemment arrivée à Saintes, recueillie par des personnes fort honorables, et qui s'appelle... Jacqueline.

Mme Mallasoit bondit.

— Jacqueline, dites-vous ? Ma nièce ? Mais c'est impossible !

— On le dit, ma chère !

Elle eut un petit rire bref. Mme Mallasoit s'était déjà reprise.

— Ce sont des racontars ! affirma-t-elle. S'il y avait quelque chose entre Jacqueline et ce... ce monsieur, je le saurais !

— Bah ! bah ! pas toujours ! La preuve, c'est que nos deux tourtereaux se sont rencontrés à différentes reprises... entre autres au musée Métrean... Ils riaient très fort... M. Gardon tenait la main de

votre nièce serrée dans la sienne. Je crois même qu'il l'a embrassée.

— C'est un scandale ! balbutia tante Eugénie.

— C'est l'avis de beaucoup, déclara Mme Tardoire en se levant. Allons ! chère madame, je me sauve, je ne veux pas vous retenir davantage... A bientôt !

VI — UN MARI POUR JACQUELINE

Dans la salle à manger, la tante Eugénie et l'oncle Alcide délibéraient. Ils avaient fermé toutes les portes, afin de ne pas être dérangés pendant leur entretien. Elle avait un visage sévère ; lui montrait plutôt un air embarrassé et ennuyé.

— Maintenant, tu connais les faits ! conclut la tante, qui venait de raconter à son mari le récit transmis par la bonne langue de Mme Tardoire. Je pense que tu seras de mon avis. Nous devons agir immédiatement, prendre nos dispositions pour faire cesser ce scandale. De Jacqueline, cela ne m'étonne pas. Mais nous devons songer à l'avenir de Lucienne. Elle ne dort plus, ne mange plus... elle dépérit...

Elle redressa la tête et conclut d'un ton menaçant :

— Je saurai faire son bonheur envers et contre tous !

L'oncle Alcide, qui, devant sa femme, n'osait jamais émettre la moindre objection, demanda timidement :

— Que comptes-tu faire :

Tante Eugénie pinça les lèvres.

— Tu es extraordinaire ! Tu me demandes cela brusquement... Je n'ai pas encore réfléchi, mais je trouverai, sois-en sûr.

— Très bien ! Admettons que tu réussisses à entraver leurs projets. Qui te dit que le fils Gardon épousera ensuite Lucienne ?

Tante Eugénie haussa les épaules et eut un sourire méprisant.

— Que tu connais donc peu la vie, mon pauvre ami ! Lucienne est aussi jolie que Jacqueline, n'est-ce pas ? Donc, avec un peu d'adresse, de savoir-faire, il n'y a aucune raison pour ne pas obtenir ce que nous voudrons. Où Jacqueline a réussi, Lucienne doit réussir aussi ! J'espère que tu approuves mon programme ?

Elle lança à son mari un coup d'œil sévère. Celui-ci balbutia :

— Evidemment, je t'approuve. Mais je ne vois pas comment tu vas empêcher le fils Gardon d'épouser Jacqueline, si elle lui plaît...

Tante Eugénie frappa du poing la table qui les séparait :

— Si, je l'empêcherai ! Tu veux savoir comment ?

— J'aimerais...

— En mariant Jacqueline !

— Mais où trouveras-tu ce mari ?

— C'est malin ! Il ne manque pas d'hommes à marier à Saintes. Ecoute... approche-toi, allons !

Les deux têtes se touchèrent du front. Tante Eugénie baissa la voix :

— Je connais un homme qui épouserait Jacqueline... C'est Anatole Pamélan.

— Pamélan ?

— Oui... Eh bien, cette idée n'a pas l'air de te plaire ?

— C'est-à-dire que... Songes-tu que cet homme a quinze ans de plus que Jacqueline...

— Et puis, après ?

— La réputation de ce Pamélan n'est pas sans taches... On raconte sur lui...

— Cela n'a aucune importance !...

— Mais Jacqueline est la fille de ton frère !

— Mais Lucienne est ma fille... et je veux son bonheur... De plus pour une fille d'actrice, Anatole Pamélan sera un très beau parti...

— Mais, comment feras-tu pour les décider tous les deux : ils s'ignorent !

Tante Eugénie posa ses deux mains sur la table, se leva et répondit d'un air entendu :

— Je m'en charge !

Anatole Pamélan était un bon gros, d'une taille au-dessous de la moyenne, dont la forte corpulence s'agrémentait d'un petit ventre rond. Au premier abord, son apparence exprimait la jovialité, la rondeur de caractère. Cependant, pour un observateur attentif, son regard décelait par moments des lueurs inquiétantes, et ses lèvres trop minces montraient de la dureté de cœur et de la férocité dans ses appétits.

Il n'était pas de Saintes. Il était arrivé quelques années auparavant, suivi d'une réputation plus ou moins justifiée qu'on se chuchotait à l'oreille. Mais comme il avait du bagout, beaucoup d'aplomb et l'apéritif facile, on oubliait le reste. Il était soi-disant représentant de commerce, ce qui l'obligeait à de fréquents déplacements, auxquels les méchantes langues attribuaient des prétextes fort étrangers à cette profession. A vrai dire, il vivait surtout d'expédients, ce qui ne l'empêchait pas d'être toujours tiré à quatre épingles.

C'était un client de la maison Mallasoit. Tante Eugénie le savait célibataire, et comme un jour, il avait aperçu Jacqueline en train de laver les vitres, il avait dit à la tante, ignorant sa parenté avec cette jeune fille qui semblait plutôt une servante :

— Sapristi ! Voilà un joli brin de fille !

Tout de suite, la tante pensa qu'il ne refuserait sûrement pas une belle jeunesse, dotée par-dessus le marché. Justement, le lendemain, Anatole se présenta au magasin. Adroitement, elle lui en toucha deux mots. Il parut flatté et consentit bien volontiers à devenir l'heureux époux de Jacqueline.

Dès lors, la tante Mallasoit s'efforça de multiplier les rencontres, l'invitant aux heures où Jacqueline se trouvait à la maison. Plusieurs fois, elle les laissa seuls. Mais la jeune fille n'éprouvait que répulsion pour cet homme et le fuyait autant qu'elle le pouvait.

Une fois, envoyée en commission par sa tante, elle dut sortir. Anatole s'empressa :

— Permettez, mademoiselle Jacqueline : je vais vous accompagner...

— C'est cela ! minauda Mme Mallasoit. La route paraîtra plus courte à Jacqueline !

Celle-ci ne dit rien. La rage au cœur, elle dut laisser Pamélan l'accompagner ostensiblement. Mais lorsqu'ils furent éloignés du magasin, elle déclara sèchement :

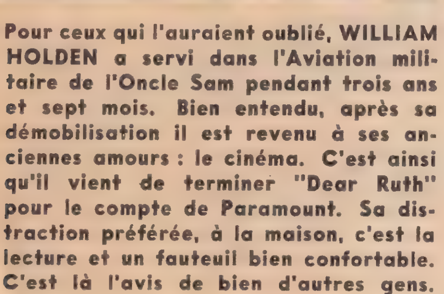
[*Lire la suite page 27*]

MARY ANDERSON ET NOUS



Vedettes, camarades, de travail, techniciens, figurants, visiteurs, tous ont gardé un excellent souvenir de MARY ANDERSON aux studios de la Quebec Productions Corporation, à Saint-Hyacinthe. Cette femme d'une beauté séduisante, d'un charme vraiment exquis a fait la conquête des cœurs. Vedette de la version en langue anglaise de La Forteresse, premier film à être tourné à Saint-Hyacinthe, elle a su faire montre d'un tact, d'une sympathie qui a profondément touché l'élément français qui a si brillamment contribué à cette double réalisation. Le travail terminé, l'oiseau s'est envolé !... Nous reviendra-t-il prochainement ? C'est là le grand secret ! En attendant, il est permis d'espérer puisque la Quebec Productions Corporation a, dit-on, du beau pain sur la planche. Wait and see, comme disent si bien MM. les Anglais !

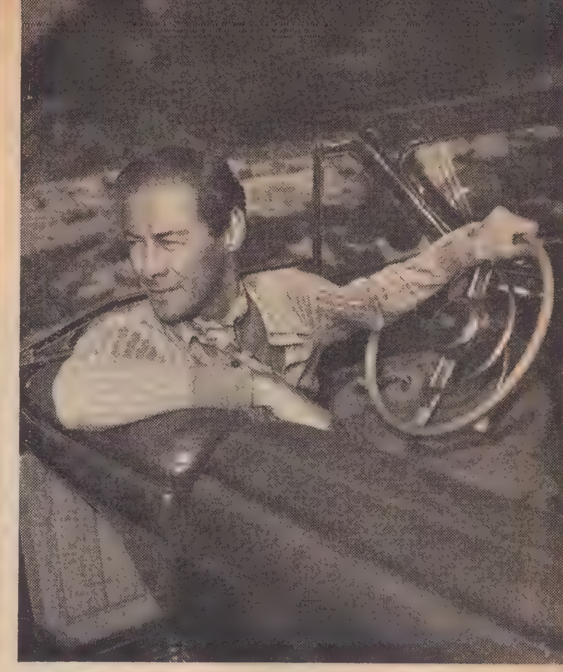




Pour ceux qui l'auraient oublié, WILLIAM HOLDEN a servi dans l'Aviation militaire de l'Oncle Sam pendant trois ans et sept mois. Bien entendu, après sa démobilisation il est revenu à ses anciennes amours : le cinéma. C'est ainsi qu'il vient de terminer "Dear Ruth" pour le compte de Paramount. Sa distraction préférée, à la maison, c'est la lecture et un fauteuil bien confortable. C'est là l'avis de bien d'autres gens.



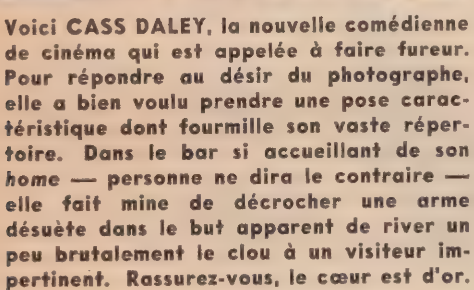
Bien qu'il ne déteste pas du tout la lecture, JOHN LUND, à l'exemple de l'ancien Kayser d'Allemagne, aime s'essayer assez régulièrement sur la scie. C'est, dit-il, un exercice épatant qui fait travailler tous vos muscles tout en vous procurant une détente salutaire. Nous le voyons ici à l'œuvre et si vous êtes sceptique quant à l'efficacité de son travail, son entourage vous dira qu'il se révèle un véritable maître ! Du reste, on serait étonné d'apprendre que ce sport d'une si grande simplicité est si répandu.



Avec ce regard perçant qui scrute l'horizon, on serait porté à croire que REX HARRISON est un explorateur genre XXe siècle. Mais, n'exagérons rien, Rex adore tout simplement les panoramas dégagés et c'est pourquoi, comme tant de ses camarades, il a un hôtel particulier admirablement situé dans la grande banlieue. Avant d'y entrer, pour se mettre en pantoufles, il contemple une dernière fois l'horizon.

EN PANTOUFLES, LOIN DES STUDIOS





Voici **CASS DALEY**, la nouvelle comédienne de cinéma qui est appelée à faire fureur. Pour répondre au désir du photographe, elle a bien voulu prendre une pose caractéristique dont fourmille son vaste répertoire. Dans le bar si accueillant de son *home* — personne ne dira le contraire — elle fait mine de décrocher une arme désuète dans le but apparent de river un peu brutalement le clou à un visiteur impertinent. Rassurez-vous, le cœur est d'or.



LANA TURNER est tantôt blonde, tantôt châtain, tantôt auburn. Un caprice qui lui va à ravir et ce n'est pas nous qui nous en plaindrons et la petite **CHERYL** non plus, selon toute apparence. Cheryl, pour ceux qui l'ignoreraient, est la délicieuse fillette de Lana. Nous rappelons, incidemment, qu'au moment où cette photo fut prise, l'enfant venait de célébrer son troisième anniversaire de naissance. Les présents affluèrent, plus particulièrement les poupées, envoyées des quatre coins de l'immense république voisine.

Ci-dessous, voilà que nous retrouvons **REX HARRISON** dans son home d'une rusticité savamment et artistement étudiée. Nous sommes heureux de le retrouver ici puisque cela nous donne l'occasion de faire connaissance avec sa femme, **LILI PALMER** que nous voyons ici servant le thé à son mari. On se souviendra sans doute que Rex Harrison est la vedette du film anglais "Notorious Gentleman" qui a remporté un si grand succès chez nous. Au bas de la page : **GAIL RUSSELL** chez elle, se livrant à son violon d'Ingres: la peinture qu'elle travaille avec beaucoup d'adresse. A droite, **MACDONALD CAREY**, pour sa part, est un fervent mélomane et il le prouve par sa discothèque entièrement composée de belles œuvres. — En page de gauche, au bas, le sympathique **RAY MILLAND** posant près de son magnifique court de tennis.

UNE OBSERVATION toute casuelle, un trait tout à fait banal peut souvent donner un aperçu très précis d'une personnalité. Cela, de grands biographes l'ont fait remarquer et depuis longtemps. Il n'est donc pas étonnant de constater chez le cinéphile, cet engouement pour le violon d'Ingres ou la distraction de ses vedettes préférées. Poursuivant dernièrement une agréable excursion dans le genre, quelques photographes de Hollywood eurent le bonheur de composer un reportage extrêmement intéressant et que nous nous empressons de publier ici.

Ainsi, on verra que Gail Russell, par exemple, a des talents réels pour la peinture et qu'elle s'y livre avec une adresse vraiment remarquable. De son côté, John Lund, à ce qu'on nous dit, trouve la parfaite détente d'esprit en sciant tout simplement du bois de chauffage, ce qui indique peut-être des vacances d'enfance passées à la campagne. Quant à Ray Milland, l'interprète fantastique du dipsomane si chaleureusement applaudi au Festival de Cannes, c'est un adepte du tennis et il paraît qu'il faut être de force pour se mesurer avec lui.

En parcourant les diverses photos de ces deux pages, les admirateurs de William Holden, de Rex Harrison, de Cass Daley, de Lana Turner et de Macdonald Carey, trouveront ces derniers dans des poses familières qui les situent très bien dans leur intimité.









LUCIEN GALLAS



LOUISE CARLETTI

Beaucoup plus connu que **LOUISE CARLETTI, LUCIEN GALLAS** que nous avions applaudi dans des films d'avant-guerre, est considéré aujourd'hui comme un interprète de premier plan dans les bonnes productions françaises. On se rappelle très certainement, par exemple, le beau rôle qu'il a joué aux côtés de Tino Rossi dans "Le Chants de l'Exilé". Louise Carletti, bien que relativement nouvelle pour nous, semble parfaitement à la hauteur des intéressantes promesses que son jeune talent nous a récemment révélées. On nous assure que nous la verrons prochainement et souvent, ce qui ne manquera pas de réjouir les cinéphiles canadiens.

Si mademoiselle veut coudre . . .



1811 — Jolie robe pour adolescentes et jeunes filles, grandeurs 11 à 18. Tissu requis pour grandeur 15 : 3⅜ v. en 35″, 3¼ v. en 39″, 2¼ v. en 54″. Prix 25¢.

1821 — Autre robe de confection facile pour adolescentes, grandeurs 10 à 16. Tissu requis pour grandeur 12, corsage : ⅞ v. en 35″, ¾ v. en 39″-41″. La jupe et les manches : 2⅝ v. en 35″-39″-41″. Prix 25¢.

1820 — Robe de confection facile pour adolescentes, grandeurs 10 à 16. Tissu requis pour grandeur 12 : 2⅝ v. en 35″, 2⅞ v. en 39″-41″. Prix 25¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Film", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

LES ILLUSIONS FANEES

[*Suite de la page* 20]

— Au revoir, monsieur. Maintenant, je vais marcher seule.

— Mais, mademoiselle...

— Inutile. Je déteste être accompagnée.

— Voyons, mademoiselle Jacqueline...

Elle se retourna, les yeux flambants de colère :

— Puisque je vous dis de me laisser tranquille !

— Bien... Bon... Au revoir ! fit-il, vexé.

Mais des yeux malveillants avaient déjà remarqué Pamélan aux côtés de la nièce des Mallasoit... Le soir, tout le monde connaissait la scandaleuse attitude de la *Parisienne* qui sort avec l'un, puis avec l'autre, ma chère !

Car Jacqueline voyait toujours Pierre. Depuis leur rencontre au Musée Métrean, ils se retrouvaient le plus souvent possible. Leur amour s'était épanoui comme un bourgeon de printemps. Ils savaient que maintenant, ils étaient indispensables l'un à l'autre.

Jacqueline avait mis Pierre au courant de sa triste existence, de son enfance heureuse... Et le jeune homme, ému, attendri, lui disait :

— Chérie... Encore un peu de patience, voyez-vous ! La vie sera si belle, après !

Après ! Cela voulait dire lorsqu'ils seraient unis pour toujours... Ah ! oui, elle serait belle, la vie !

Un soir qu'ils s'étaient donné rendez-vous au jardin public, Jacqueline vit arriver Pierre. Mais ce n'était pas son Pierre à l'allure désinvolte qu'elle aimait. Il avait une allure sombre, presque désespérée. Elle se leva, inquiète, du banc où elle s'était assise en l'attendant.

— Qu'y a-t-il, Pierre ?

Il s'assit, et, sans répondre, mit la tête dans ses mains.

— Qu'avez-vous, Pierre ? Souffrez-vous ? Répondez-moi, je vous en prie... Vous voyez bien comme vous m'inquiétez !

Mais le jeune homme restait muet, obstinément.

— Je devine, balbutia-t-elle toute pâle, en comprimant les battements de son cœur... vous avez parlé à votre père ?

Il fit non de la tête.

— Mais alors, expliquez-vous ?... Vous me rendez folle... Mon Pierre... Mon chéri ?... Pourquoi ne voulez-vous pas me confier votre peine ?

Il releva la tête et fixa sur elle son regard embué de larmes.

— Je souffre, dit-il... à cause de vous !

— A cause de moi ?

Elle s'était assise près de lui, s'était emparée de ses mains.

— Que se passe-t-il donc ?

— Il se passe que vous ne m'aimez pas, Jacqueline... que vous ne jouez pas franc avec moi !... Mais je ne comprends pas votre comédie !

Jacqueline se redressa, tremblante de douleur et de colère :

— Pierre... Pierre... qu'osez-vous insinuer ?... Je vous demande des explications... je les exige !

— Vous savez bien de quoi je veux parler... ou plus exactement de qui ?

— Non... je ne comprends pas !... Pierre, vous me faites mal et vous vous faites mal... Parlez ! Il s'agit certainement d'un grave malentendu... car vous savez bien que je vous aime de toutes les forces de mon âme...

— Jacqueline !

Un sanglot brisa sa voix.

— Vous avez raison, mon aimée... Il vaut mieux que je vous dise...

Elle s'était assise de nouveau près de lui... Ils se blottirent l'un contre l'autre, comme deux oisillons à l'approche de l'orage, et Pierre, tendrement, passa son bras derrière les épaules de sa petite compagne. Alors, il lui raconta tout.

Des voisins étaient venus lui répéter qu'Anatole Pamélan fréquentait le magasin Mallasoit avec une étrange assiduité. On disait qu'il *fréquentait* Jacqueline, avec laquelle on l'avait vu à différentes reprises dans les rues de la ville. Ils paraissaient être en très bons termes... On affirmait même qu'Anatole Pamélan allait épouser la nièce des Mallasoit...

La jeune fille avait écouté sans l'interrompre le récit de son fiancé. Seulement, au fur et à mesure qu'il parlait, le rouge de la colère et de la honte lui couvrait le front. Elle comprenait maintenant le motif de ces visites que rien auparavant ne laissait prévoir et que rien ne justifiait.

C'était donc pour elle, parce qu'il avait été encouragé en son nom ! C'était trop fort ! Elle comprenait aussi pourquoi il cherchait tant à sortir avec elle, pourquoi, à différentes reprises on les avait laissés seuls, dans la salle à manger ou dans la cour !

— Pierre !... Pierre !... cria-t-elle... j'espère que vous me croyez lorsque je vous dis que je vous aime et n'aime que vous... lorsque je vous dis que jamais je n'épouserai un autre homme que vous... Quant à ce Pamélan, non seulement il m'est indifférent... mais je le hais... m'entendez-vous, Pierre, je le hais... et je préférerais la mort plutôt que de l'épouser !...

— Chérie... pardonnez-moi, d'avoir douté de vous ! répondit Pierre en baissant ses mains tremblantes avec une touchante ferveur.

VII — LA DERNIERE EPREUVE

LUCIENNE et Jacqueline préparaient la table pour le repas du soir, lorsque la tante Eugénie apparut dans l'entrebâillement de la porte.

— Vous mettrez un couvert de plus... Nous avons un invité, ce soir ! annonça-t-elle.

Jacqueline regarda Lucienne, l'interrogeant des yeux. Mais celle-ci ne répondit que par un sourire ironique et satisfait.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? pensa la jeune fille assez inquiète.

L'attitude de ses parents l'intriguait. Depuis que Pierre lui avait révélé le sens que l'on attribuait aux visites d'Anatole Pamélan, elle comprenait certaines réticences, qui lui prouvaient qu'un plan se tramait contre elle.

Cependant, en entendant l'ordre donné par sa tante, son cœur se serra malgré elle. Elle eut confusément l'impression que quelque chose allait bientôt se passer...

Elle ne se trompait pas.

Quelques instants plus tard, Anatole Pamélan était introduit dans la salle à manger. Il était plus conquérant et plus inquiétant que jamais, avec un superbe gardénia à la boutonnière et des gants beurre-frais. Il portait une grosse gerbe de fleurs, qu'il offrit à Jacqueline, avec quelques paroles de circonstance.

La jeune fille, stupéfaite, regarda tour à tour son oncle et sa tante. Celle-ci sourit et inclina la tête, lui signifiant qu'il fallait accepter l'hommage. Mais décidément, l'homme répugnait de plus en plus à Jacqueline. Tout simplement, elle lui tourna le dos...

— Jacqueline !

Tante Eugénie s'avança et prit le bouquet.

— Excusez-la, mon cher ami, fit-elle, toute sucrée. Elle est un peu surprise !

Anatole Pamélan retroussa sa moustache d'un air vainqueur.

— Je comprends... je comprends...

Il jeta un regard attendri sur la jeune fille. On prit place autour de la table. Gaston vint à son tour après avoir fermé le magasin.

Le repas se déroula dans une atmosphère de gaieté incompréhensible pour l'orpheline. Instinctivement, elle resta sur ses gardes, mangeant du bout des dents, observant tout, sur la défensive.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? pensait-elle, anxieuse.

La réponse lui fut donnée au dessert. Lucienne venait de sortir entraînant Monique dans sa chambre. Tante Eugénie se tourna vers sa nièce :

— Ma chère enfant... ce que j'ai à te dire est si émouvant que je ne trouve pas les mots capables d'exprimer toute ma pensée... mais tu m'excuseras, n'est-ce pas ?... et tu comprendras quand même... Nous avons le plaisir d'avoir chez nous, ce soir, un grand et cher ami...

Elle glissa un sourire à Pamélan auquel il répondit par une inclinaison de tête et un geste de protestation...

— Je dis bien, votre humilité dût-elle en souffrir... mon cher Anatole Pamélan ! Notre hôte est un garçon charmant, Jacqueline, plein de qualités, arrivé à l'âge où l'homme s'affirme et réalise sa vie. Il est, aujourd'hui, à la tête d'une situation très importante qui le place parmi nos concitoyens les plus en vue...

— Je vous en prie ! protesta celui-ci.

— J'arrête cette énumération, mon cher, quoique j'eusse aimé vous montrer tel que vous êtes : bon et généreux, intelligent et travailleur... enfin soit, passons... Car j'ai quelque chose à te dire, Jacqueline, qui t'intéresse plus particulièrement.

« Notre ami Pamélan, poursuivit tante Eugénie... après quelques mois d'absence pour ses affaires, est revenu il y a quelque temps à Saintes. Sa première visite fut pour nous. Il ignorait ta présence, Jacqueline ; aussi fut-il... dois-je dire agréablement surpris ?...

Elle quêta du regard l'approbation de l'homme, et poursuivit :

— ... de trouver ici une jeune fille accomplie, charmante et digne de lui. Tout de suite il s'intéressa à toi, mon enfant. Au cours des conversations qui suivirent ses premières visites, il nous confia toute l'admiration qu'il éprouvait pour toi. Nous ne le découragions pas, car notre estime pour lui est totale et c'est avec une joie secrète que nous envisagions ton bonheur futur... Ce que nous avions rêvé... arriva...

— Jacqueline, mon enfant, M. Anatole Pamélan nous a fait l'insigne honneur de nous demander ta main.

Jacqueline qui, visage tendu, lèvres crispées, pressentait depuis le commencement de ce discours la phrase fatidique, poussa un cri, tandis qu'elle devenait pâle comme une morte...

— Nous comprenons ton émotion, poursuivit la tante... car tu ne t'attendais pas à une joie aussi soudaine !... Nous la partageons de grand cœur... et je t'avoue que, personnellement, nous n'avons pu dire non à une demande qui nous honore et qui doit faire ton bonheur...

— Vous avez accepté ? balbutia Jacqueline.

— Mais mon enfant... ne sommes-nous pas là pour assurer ton avenir ?...

— Mon avenir !

Anatole Pamélan crut le moment favorable pour intervenir. Il se leva, puis, sur un ton solennel, la main sur le cœur, il se tourna vers la jeune fille.

— Mademoiselle... laissez-moi vous répéter ce que j'ai déjà demandé à mes chers amis, vos tuteurs affectionnés : mademoiselle Jacqueline, je vous aime... Voulez-vous devenir ma femme ?

Jacqueline éclata d'un rire nerveux.

Anatole rougit, puis, toujours calme, reprit :

— Je vous aime, Jacqueline.

— Moi, je vous déteste ! Ces mots, dans votre bouche, sont un outrage ! Et je vous défends de m'appeler Jacqueline !

Elle se leva à son tour. Ses yeux étincelaient de colère et de fierté. Elle plongea son regard dans celui de sa tante.

— Et vous ! s'écria-t-elle d'une voix frémissante d'indignation, ce que vous avez fait là est abject ! Personne ne se serait permis de faire ce que vous avez fait, de prendre des décisions pareilles en mon nom et à mon insu ! M'avez-vous demandé mon avis, à moi ? Ai-je été mise au courant de quelque chose ? Non ! Bien sûr ! Autrement vous sauriez depuis longtemps que j'aimerais mieux mourir que d'épouser cet homme !

— Vous ne m'avez jamais aimé ! Je l'ai senti dès le premier jour ! Cependant, jamais je n'aurais pensé que vous oseriez disposer ainsi de ma personne ! Si je vous gênais tant, il y avait d'autres moyens de me voir disparaître ! Un seul mot aurait suffi : j'aurais compris, allez ! Tandis que vous échafaudez ce plan odieux, vous ne vous occupez pas si cet homme pourra faire mon bonheur ou non, vous avez conclu un marché ! Mais je ne suis pas à vendre !

•

Pendant plusieurs minutes Jacqueline demeura debout dans sa chambrette, tremblante d'indignation. L'idée qu'on avait osé lui proposer cet homme en mariage, dont tout le monde connaissait à Saintes la douteuse réputation, et disposer ainsi de son cœur, la jetait dans une indignation et une horreur indescriptibles.

Non ! Elle ne pouvait plus vivre avec de tels êtres, qui avaient tout fait, tout imaginé pour la faire souffrir !

L'idée de fuite s'empara d'elle. Oui ! C'était la seule solution... Désormais, elle ne pourrait plus vivre sous ce toit, avec ces gens qui l'avaient toujours haïe et

méprisée. Qu'avait-elle été pour eux, la petite orpheline qui venait leur demander asile et protection ? Une servante, un souffre-douleur, une présence encombrante !

Oui... oui... Il fallait partir... regagner Paris...

Soudain, elle s'arrêta. L'image de Pierre venait de se dresser devant ses yeux.

— Il m'oubliera ! Il le faut ! Car jamais je ne serai heureuse en ce pays... Et lui-même souffrirait de ma présence !

Pourtant, elle ne pouvait le quitter ainsi. Elle vint à la petite table qui lui servait de secrétaire. D'une main tremblante elle écrivit un mot d'adieu et d'excuse.

Alors, quelque chose se rompit en elle. Il lui sembla qu'elle venait de briser le dernier lien la rattachant à ce pays. Maintenant il lui fallait partir.

Ne voulant pas revoir ses parents, ni leur expliquer quoi que ce soit, elle attendit la nuit. Elle savait qu'il y avait un train pour Paris vers 11 heures 45. Elle guetta leurs allées et venues. Elle devina qu'Anatole Pamélan partait, puis que l'oncle et la tante montaient à leur tour dans leur chambre. Un grand silence sombre et froid emplit la maison. C'était l'instant. Sa valise d'une main, ses chaussures de l'autre, elle se glissa dans l'escalier, le descendit à pas feutrés... Arrivée dans la cour, elle se chaussa.

Il y avait une petite porte donnant sur une ruelle. C'est par là qu'elle passa. Bientôt elle fut dehors.

Une heure plus tard, le train l'emportait à toute vapeur vers Paris où elle allait revenir aussi endolorie et plus désespérée qu'après son deuil... car cette fois, elle pleurait aussi son amour !

VIII — LA VOIX DU CŒUR

Le petit déjeuner de Monsieur va être froid !

— Tu as raison, Ezilda !

Pierre Gardon, qui rêvassait depuis un long moment, sursauta comme quelqu'un qui sort d'un rêve.

Il se tailla une tartine, la beurra, tout en se replongeant dans ses pensées. L'image de Jacqueline revenait le hanter... Plus de doute douloureux dans son cœur. Il savait qu'elle avait dit la vérité. Elle l'aimait sincèrement. Lui l'adorait. Pourquoi attendre davantage ?

— Il faut que je parle à papa dès aujourd'hui, se dit-il. Cette pauvre enfant souffre dans le milieu où elle vit... Nous pouvons nous marier dans trois semaines...

Il s'était arrêté de manger, sans s'apercevoir que la vieille Ezilda le regardait, les poings sur ses puissantes hanches.

Tout-à-coup, un coup de sonnette retentit. Ezilda disparut, puis revint bientôt, tenant quelques journaux et quelques enveloppes.

— C'était le facteur.

— Rien pour moi ?

— Si, monsieur Pierre... une lettre... La voilà...

Pierre, après avoir contemplé l'enveloppe d'un air perplexe, car il ne réconnaissait pas cette écriture, se décida à l'ouvrir. Tout de suite il poussa un cri de stupéfaction tandis que ses traits se contractaient de douleur. C'était la lettre de Jacqueline.

« Mon Pierre aimé,

« Pardonnez-moi la peine que je vais vous faire, mais il s'est passé ce soir des événements à la maison qui m'obligent à prendre une décision terrible pour nous deux. Oui, on a essayé de me faire épouser Anatole Paléman. Ce que vous craigniez s'est produit. J'ai tant d'horreur et de peine que je ne puis plus demeurer un instant dans cette maison et dans ce pays. Je pars. Oubliez-moi, Pierre ! Mais ne me maudissez pas car je souffre comme je n'ai jamais souffert, et je vous aime de toute mon âme. Vous avez été le clair rayon de mon existence assombrie par les larmes. Je vous aimerai toujours, toujours... Adieu Pierre... Mon amour !

« Jacqueline. »

•

Pierre avait couru comme un fou à travers les rues de Saintes. Il arriva bientôt devant le magasin des Mallasoit et, en trombe, y pénétra. Avisant la tante Eugénie qui venait de s'installer à sa caisse, il l'interpella :

— Qu'avez-vous fait de Jacqueline ? Où est-elle ?

— Jacqueline ?

Tante Eugénie contempla un instant le jeune homme aux yeux hagards. Le reconnaissant, elle se leva en hâte et lui sourit.

— Tiens ! C'est monsieur Gardon !

— Oui... C'est moi !

Il lui avait pris le bras :

— Où est Jacqueline ? répéta-t-il.

— Mais dans sa chambre ! Où voulez-vous qu'elle soit ?

— Etes-vous sûre qu'elle s'y trouve ?

— Cette idée !

— L'avez-vous vue ce matin ?

— Pas encore ! Jacqueline, depuis sa maladie se lève plus tard !

— Alors vous ne savez pas...

— Que se passe-t-il ?

— Il se passe que Jacqueline a quitté votre maison !

— Ma maison ?... Ce n'est pas possible !

Elle était devenue blême à son tour. Toute la scène de la veille lui revint à l'esprit. Elle se souvint de la fuite de Jacqueline, son air d'horreur, sa fébrilité...

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle.

Précipitamment, elle quitta la caisse et entra à l'intérieur de la maison. Pierre l'avait suivie.

— Je vais me rendre compte... balbutia-t-elle.

Quelques minutes plus tard, elle revint. Elle était si pâle qu'elle devait s'accrocher à la rampe.

— Elle est partie, n'est-ce pas ? interrogea le jeune homme.

— Oui... balbutia Mme Mallasoit en se laissant tomber dans une chaise... Elle est partie... La chambre est vide... Sa valise a disparu... Elle a dû quitter la maison cette nuit... Je n'en reviens pas... Mon Dieu ! Qu'est-ce qui va se passer ?

Mais il ne laissa pas à tante Eugénie le loisir de se lamenter. Il tourna les talons et quitta la maison des Mallasoit sans se retourner. Il avait autre chose à faire !

Il revint chez lui et alla droit aux appartements de son père. Le docteur Gardon était déjà dans son cabinet. Il fut bouleversé en voyant l'angoisse et la douleur qui ravageaient les traits de son enfant.

— Pierre ! s'écria-t-il. Que se passe-t-il ? Qu'as-tu ?

Il lui prit les mains, le fit asseoir près de lui. Toute la colère de Pierre, maintenant était tombée. Il ne restait plus en lui qu'une immense détresse.

Alors il fit le récit de son amour avec Jacqueline. L'émoi qu'il ressentit en la voyant la première fois, la hantise de son image ; la révocation de l'amour. Les premières rencontres ; les premiers serments.

— Jacqueline est ma vie... Je l'aime... Elle m'aime...

— Pourtant elle est partie... Elle t'a quitté !

— Comprends bien quelle était sa situation. La honte, le découragement se sont emparés d'elle... Sa lettre est affolée. Moi, je la comprends très bien... parce que je la connaissais bien... et que j'avais confiance en elle...

— Mon enfant, répondit le père sur un ton grave... Si tu l'aimes... Si elle t'aime profondément, sincèrement... ne crains rien... Car l'amour est au-dessus de toutes les puissances humaines et il vainct tout...

Pierre regarda son père, lui sourit et lui prenant les mains avec ferveur et respect, il demanda :

— Que dois-je faire ?

— Ce que ton cœur te dictera.

IX — L'AMOUR, VIVANTE FLEUR

PROVISOIREMENT, elle s'installa à l'Hôtel de l'Industrie, rue de Maubeuge et se fit servir immédiatement un léger repas dans sa chambre. Puis, lasse d'une nuit de chemin de fer, de toutes les pensées sombres et tumultueuses qui avaient assailli son cerveau, elle s'était jetée sur le lit, s'abandonnant au silence, essayant d'oublier l'avenir sans espoir qui l'attendait.

Le lendemain matin, après une nuit au sommeil agité, elle se leva de très bonne heure. Avant d'entreprendre quoi que ce soit, elle avait décidé d'aller prier sur la tombe de ses parents au Père Lachaise.

Celle-ci se trouvait au fond d'une allée tranquille. A la mort de sa femme, Jacques Desrivières avait fait construire sur la tombe de celle qui avait été l'admirable Eliane-Flora un mausolée de lignes simples et pures. Puis sa dépouille, quand l'heure était venue, avait été déposée à côté de celle de la *tant aimée*. De nombreuses couronnes, des fleurs sans cesse renouvelées par des mains anonymes et ferventes ornaient le monument.

Les larmes jaillirent des yeux de Jacqueline, abondantes et silencieuses. Lentement, elle s'agenouilla sur la dalle et pria. Son désarroi lui apparaissait total devant l'image de la mort.

Longtemps, elle laissa couler ses larmes. Soudain, elle tressaillit au milieu de son chagrin. Il lui avait semblé entendre son nom prononcé :

— Jacqueline !

Un souffle, un soupir ! Peut-être l'âme des morts aimés qui chantait le doux nom de l'enfant éperdue...

— Jacqueline !

Mais non. Ce n'était pas la voix des morts. Il y avait trop d'angoisse et trop d'espoir aussi...

— Jacqueline !

Cette fois, la voix était distincte. La jeune fille se releva, se retourna, et elle demeura pétrifiée un moment, n'osant croire à la réalité de cette vision qui s'approchait lentement d'elle et lui souriait.

Mais ce n'était pas un rêve. La vision avait tendu les bras.

— Pierre ! cria-t-elle.

Le jeune homme s'élança et eut juste le temps de la recevoir dans ses bras.

— Ma chérie... c'est moi, Pierre... qui suis venu vous chercher, méchante ! Pourquoi n'avez-vous pas eu confiance en moi ? Vous savez bien que je vous aurais protégée envers et contre tous... puisque je vous aime plus que moi-même et que vous êtes ma vie...

Jacqueline se remettait lentement. Elle leva ses grands yeux apeurés vers le visage de celui qu'elle avait cru perdu aussi.

— Pierre... Vous !... C'est vous ! Oh ! est-ce possible ?

— C'est moi, mon amour... Maintenant que je vous ai retrouvée, nous ne nous quitterons plus, plus jamais... Le bonheur que vos chers parents avaient rêvé pour vous, je vous le donnerai... Mon existence sera consacrée tout entière à votre joie...

— Mon Pierre ! N'est-ce pas un rêve ?

— Un rêve ? Oui, le plus beau qui soit, puisque c'est un rêve vivant !

— Chéri !

— Mon aimée !

Jacqueline se détacha de l'étreinte de son fiancé. Puis elle dit d'une voix grave :

— Pierre, remercions mes chers parents d'avoir entendu ma voix, d'avoir répondu à mon désir, comme lorsqu'ils étaient sur la terre...

Alors, la main dans la main, les deux jeunes gens s'agenouillèrent devant la tombe. Et de leurs lèvres tomba un merci lourd de tendresse et d'espoir...

ROBERT JEAN-BOULAN



KATHRYN GRAYSON vous dira volontiers que ses succès à l'écran ne lui ont jamais fait oublier l'agrément instinctif qu'elle éprouve aux ouvrages de tricot. Mieux encore, il lui plaît particulièrement, à l'occasion, de communiquer son savoir, en ce domaine, à une novice qui décide enfin de s'essayer. Voilà qui explique pourquoi nous la voyons ici en train de donner une leçon à une camarade, PAULA PAIGE.



On l'a souvent vu interprétant les "gars du milieu". Effectivement, on trouve chez lui certaines caractéristiques du "mauvais garçon, pas très catholique" qui sait donner le frisson aux spectatrices en quête d'émotions. C'est, on l'aura reconnu, RAYMOND BUSSIERES, type charmant, au demeurant, voire même homme du monde qui, en société, n'est pas plus malin que Peter Lorre ou autres "vilains" classiques de l'écran. On l'a vu dans "Le carrefour des enfants perdus". Nous le verrons bientôt dans d'autres films.

L'ACTIVITÉ RÈGNE À RKO

La liste des films de RKO Radio pour 1946-47 est aussi impressionnante que variée. Elle comprendra 36 grands films et 175 sujets courts. Presque tous seront tournés à Hollywood. Quatre, cependant, seront filmés à l'étranger, soit deux en Angleterre, un en France et un au Mexique. 16 de ces films seront produits par des studios indépendants bien que affiliés à RKO Radio Pictures. Ceux-ci ont acheté des droits d'auteurs sur 56 œuvres dont 24 ont été écrites spécialement pour l'écran, 17 romans, 5 nouvelles et 7 pièces de théâtre. Au moins 7 de ces films seront tournés en technicolor. Le film mexicain sera intitulé : *The Pearl* et inspiré du roman de John Steinbeck : *Pearl of the World. Golden Silence*, qui devait être tourné à Paris, sous l'habile direction de René Clair, avait comme vedettes, Raimu et François Périer. Nous espérons que ce projet a été réalisé avant la mort du grand comédien. Comme on voit, RKO Radio n'entend pas dormir sur ses lauriers surtout en cet après-guerre où la concurrence sur le marché international s'annonce de plus en plus serrée.

•

"LES PORTES DE LA NUIT"

Marcel Carné devait réaliser *Les Portes de la nuit*, l'hiver dernier, mais le film connut des ennuis financiers... et le premier tour de manivelle ne fut donné qu'au printemps. De nombreuses scènes se déroulent de nuit et l'action se situe pendant l'hiver de la libération. Marcel Carné se rend compte que les nuits du mois de juin sont bien bruyantes pour remplacer celles de décembre, car au moment de tourner... un concert de grillons complique la situation — Coupez, crie Marcel Carné et attendons la fin du morceau. Mais les grillons ne sont pas des plus obéissants et Carné de plus en plus nerveux de s'écrier : Cherchez-moi des lance-flammes et finissons-en !



C'est bien lui, le sympathique RAYMOND CORDY, le rustaud de Panam au cœur tendre. Sa bonne figure rondouillarde, son regard franc et direct, deux caractéristiques que personne n'a pu oublier durant les années de séparation. Comme nombre de citadins, il préfère la campagne. Il aime beaucoup la mer parce qu'il nage bien. Comme beaucoup de Parisiens, il monte à cheval, joue aux boules, à la belotte et au bridge. C'est comme chauffeur de taxi que RENE CLAIR lui fit camper son inoubliable personnage du *Million*, film qui fit époque. Raymond Cordy a un frère jumeau.

LA VIE CINEMATOGRAPHIQUE

Ce qu'on dit un peut partout

AMATEURS DE CHATS

Cornel Wilde occupe les loisirs que lui laisse l'abandon de *Forever Amber*, par le studio, en écrivant la vie de Lord Byron. Le texte a déjà 230 pages et l'auteur compte bien demander à son directeur de lui confier le rôle principal. Cornel partage en ce moment avec Robert Turney la cabine de bain des Wilde. Turney a amené avec lui ses deux chats siamois et comme les propriétaires en possédaient déjà cinq, il y a maintenant sept félins pour patrouiller le domaine.

•

UN FILM MOUVEMENTE

Le nouveau film anglais *Night Boat to Dublin*, est une histoire d'espionnage où il est question d'un savant suédois que le gouvernement britannique avait fait venir en Grande Bretagne pour y poursuivre des travaux sur la bombe atomique et qui, mystérieusement disparaît. Ce film contient entre autres péripéties : un homme qu'on jette à la mer la nuit, par temps brumeux, tandis que le bateau fait route vers Dublin ; une poursuite mouvementée le long d'une voie ferrée ; plusieurs épisodes d'un intérêt empoignant au Grand Hôtel de Dublin ; une scène dans la fameuse Tour de Londres.

•

A PROPOS DE LEON BLUM

On sait que Tristan Bernard et Léon Blum avaient collaboré l'un et l'autre à *La Revue Blanche* de Thadée Nathanson, mais on ignore généralement qu'il leur arriva d'y collaborer aussi l'un avec l'autre. On retrouve dans la célèbre revue des articles signés : T.B.-L.B. — des articles de sport. Et nous gagerions bien volontiers que bien peu des admirateurs actuels de M. Léon Blum le connaissent sous cet aspect de chroniqueur sportif.

•

IL PLEUT... IL PLEUT...

Pendant la guerre, Somerset Maughan, qui fait sa rentrée avec un petit roman sans prétention : *Vacances de Noël*, présenté au cinéma sous le titre de *Christmas Holiday*, avec Deanna Durbin, vécut un certain temps dans un grand hôtel de la rue de Rivoli. Une alerte, une nuit, sonna. Il ne bougeait pas. On monta le réveiller : — Oh ! fit-il avec tranquillité, je rêvais précisément qu'il y avait une alerte... et que je n'avais pas été réveillé ! sur quoi, il reprit son somme. On raconte aussi que lorsque Somerset Maughan était dans une de ces petites îles du Pacifique où les averses succèdent aux averses et dont il

a si bien décrit la mélancolie dans sa pièce : *Rain*, il demandait, un jour, son chemin à un vieux colon : — Droit devant vous, répondit celui-ci, et prenez la première route à gauche après la prochaine averse !

•

UNE BONNE NOUVELLE

Anatol Litvak, le metteur en scène de *Mayerling*, qui, aux Etats-Unis depuis 1937, dirigea pendant la guerre avec le grade de colonel, les services cinéma de l'armée des U.S.A., vient de passer quelques jours à Paris. Il a annoncé aux journalistes la création de sa propre société de production à Hollywood pour laquelle il a déjà acheté les droits de deux romans français *Le Coup de Grâce*, de Joseph Kessel et *Le Bal Nuptial* de Francis de Croisset. Charles Boyer sera la vedette du premier dont l'action se passe en Algérie et qui sera tourné par "Enterprise Production". Litvak se propose de retourner à Hollywood pour les frères Hakim une version américaine du *Jour se Lève*, qu'il se défend de vouloir trahir.

•

UN HOMME EXTRAORDINAIRE

Michael Balcon est depuis huit ans le directeur des studios d'Ealing, en Angleterre. Il a, à son actif, plus de deux cent-cinquante films tournés durant les vingt-cinq dernières années. Parmi les artistes et cinéastes découverts par Balcon, il faut citer l'acteur Clive Brook, les directeurs Alfred Hitchcock, Walter Forde et Robert Stevenson, le metteur en scène de *Jane Eyre*. Michael Bacon est aussi connu comme orateur public et comme journaliste. C'est un collectionneur de peintures anglaises modernes. Il habite une vieille grange saxonne du Sussex qu'il a convertie en villa et qui a été classée au nombre des bâtiments qui seront conservés en raison de leur intérêt historique.

•

UN TYRONE POWER FRANÇAIS

David O. Selznick a retenu les services de Louis Jourdan pour interpréter un des rôles dans *The Paradine Case*, film tiré du roman passionnant de Robert Hitchens. Le jeune acteur français, qui n'a que vingt-cinq ans, s'est dérobé aux Allemands pendant l'occupation de son pays afin de participer au travail de la Résistance dans différentes petites villes. Depuis son arrivée à Hollywood, Jourdan travaille si consciencieusement qu'il se fait accompagner par son professeur d'anglais, afin que celui-ci corrige sa prononciation. Il ressemble un peu à Tyrone Power, mais avec des traits plus réguliers ; on lui prédit les plus grands succès.

•

LES INDIENS EN SONT RAVIS

Lasky Mesa, où on a tourné certaines scènes du film de David O. Selznick, "Duel in the Sun" possède une température insupportable au début du mois d'octobre. Gregory Peck et Jennifer Jones y ont travaillé deux jours, par une chaleur de 115 degrés, pour y compléter deux scènes dialoguées. Jennifer Jones, à qui on a confié le rôle de Pearl Chavey, une jeune métis indienne, joue avec tant de conviction et d'habileté qu'elle reçoit des quantités de lettres expédiées des réserves indiennes aux Etats-Unis, la félicitant du beau travail qu'elle a l'occasion d'accomplir pour faire mieux connaître et comprendre *sa race*. Il serait impossible de faire croire à tous ces correspondants, qui ont vu le film, que Jennifer Jones est née de parents irlandais et écossais.

•

UN MOT HISTORIQUE ?

Nikita Balief, le directeur de la Chauve-Souris, mourait voici dix ans à New-York. On parle de publier un certain nombre de lettres de lui, inédites, et dans lesquelles il témoigne d'une étonnante clairvoyance politique. Cet amuseur qui semblait se désintéresser entièrement des choses sérieuses, avait compris Hitler et l'Allemagne mieux que beaucoup d'hommes d'Etat. En 1932, moins d'un mois après l'accession de Hitler au pouvoir, il prophétisait : "Maintenant nous savons où nous allons. La seule question qui se pose désormais est de savoir en combien de temps nous y arriverons."

•

COMPENSATION

Gail Russel vient de terminer *The Angel and the Outlaw*, film où John Wayne est à la fois acteur et réalisateur. Le jour ou l'on tournait la dernière scène, il s'est rendu au studio dans une auto flambante neuve et en a fait cadeau à sa *jeune première*, pour la remercier de son travail. Il faut dire que pendant six semaines, l'actrice n'avait pas eu la vie rose : elle avait été, tour à tour, secouée dans une voiture de planches, jetée dans des torrents impétueux et livrée aux tempêtes de sable ! Mais, grâce à la nouvelle voiture, tout est pardonné... tout est oublié !

•

NOUVELLES DE RKO

Pour sa nouvelle société "Liberty Film", dont les films seront distribués dans le monde entier par RKO, le célèbre réalisateur de *L'Extravagant* M. Deeds, Frank Capra tourne actuellement *It's a Wonderful Life* dont les protagonistes sont James Stewart, Lionel Barrymore, Thomas Mitchell, Henry Travers et pour les rôles féminins, Donna Reid et Gloria Graham. Depuis 1941, Frank Capra s'était entièrement consacré au service cinématographique de l'Information de guerre pour qui il réalisa la remarquable série *Pourquoi nous combattons*.

•

AH! LITTERATURE, QUAND TU NOUS TIENS...

Les stars se sentent des dispositions littéraires ! Mickey Rooney a écrit des scénarii, Errol Flynn est l'auteur d'un roman, Jean-Pierre Aumont a publié un journal sur ses campagnes et voici que Wallace Beery a soumis à ses producteurs un "script" où il incarnerait un double rôle. En France, Maurice Chevalier est lui aussi devenu romancier... Mais, c'est uniquement pour nous conter ses souvenirs !

UN GRAND FILM DE FRANÇOISE ROSAY

[*Suite de la page 13*]

Jeanine est enchantée de voir son fils en si bonnes mains. La jeune femme mène une vie très régulière, mais elle apprend un jour le retour de Jean Fasier, l'homme qu'elle a aimé avant de connaître le Vicomte, et qui l'avait abandonnée pour partir en Afrique. Elle le revoit ; il l'aime toujours. Le souvenir de sa détresse passée éloigne tout d'abord Jeanine de son ancien amour, mais elle finit par s'abandonner à l'attrait qu'il continue d'exercer sur elle. Et bientôt elle peut espérer de nouveau le bonheur. La joie de la jeune femme n'échappe pas à la Comtesse qui fait part de ses soupçons à son notaire. Celui-ci charge un détective d'enquêter sur la vie privée de Jeanine.

Sur ces entrefaites, l'enfant tombe gravement malade. Les deux femmes ne quittent guère son chevet pendant des jours et des nuits. Ce rapprochement entraîne Jeanine aux confidences et elle raconte sa vie auprès de son mari, alors qu'il était en proie aux premières manifestations de la folie. C'est pour cette raison, qu'il a fui son foyer et qu'il est allé mourir seul dans une chambre d'hôtel. En écoutant ce récit, la Comtesse revit ses propres angoisses et la vie de sacrifice qu'elle a menée auprès de son mari. Cette hérédité terrible des Brévianne ne menace-t-elle pas à présent l'enfant de Jeanine ?

Pour achever sa convalescence, sa mère l'emmène, ainsi que sa gouvernante, dans une villa du Midi. Le petit se rétablit rapidement, grâce au dévouement des deux femmes. Le calme semble revenu dans cet étrange foyer d'affection, mais l'enquête du détective apprend peu après à la Comtesse que Jean a été autrefois l'amoureux de Jeanine et qu'il est le père putatif du petit Gabriel. Une lettre du Vicomte révèle également que celui-ci avait accepté d'épouser Jeanine, connaissant l'existence de l'enfant.

Dans le même temps, la Comtesse est appelée à Haut-le-Bois par la mort du Comte. Elle part sans espoir de retour, puisque cet enfant qu'elle chérissait n'est rien pour elle. De retour au château, elle réfléchit longuement à tout celà ; puisqu'elle aime Gabriel comme elle eut aimé son petit-fils, il le sera aux yeux de tous. Elle envoie son notaire chez sa belle-fille avec mission de l'amener avec l'enfant à Haut-le-Bois après lui avoir révélé la véritable identité de la gouvernante.

Jeanine refuse d'abord, mais Jean lui conseille de ne pas refuser ce bonheur à une femme qui aime tant leur enfant. Et dans le vieux domaine de Haut-le-Bois, devant les paysans assemblés, la Comtesse présente Gabriel comme l'héritier des Brévianne.

ACTEUR DEPUIS . . .

[*Suite de la page 11*]

Je suis personnellement curieux de tout, depuis les possibilités de l'énergie atomique, jusqu'au rôle que je tiendrai lorsque j'aurai terminé celui du docteur dans "Claudia and David".

"C'est lorsque vous cessez de sentir en vous l'éperon de cette curiosité, lorsque vous ne vous intéressez plus aux choses de l'existence, en dehors de votre propre personnage, que vous commencez de mourir, quelque soit votre âge . . . "

Davenport est un cuisiner émérite. Il gagna un concours d'art culinaire à Boston, il y a plusieurs années.

Il possède un violon d'Ingres, c'est le polissage des pierre brutes. Il est très fier de la collection que les GI lui ont envoyée de tous les pays en guerre, depuis Pompéi jusqu'à l'Egypte.

C'est à la cantine de Hollywood qu'il rencontra la plupart des soldats de qui il est devenu l'ami.

Davenport ressemble à un grand chêne dont les vents de Hollywood n'ont pu courber la cime.



Il est bien agréable de parler de tout et de rien lorsqu'on a permission de se détendre entre deux scènes particulièrement ardues. Afin d'illustrer cette idée de "relaxation", un photographe de Warner Bros a jugé à propos qu'il avait deux modèles parfaits dans les personnes de DANE CLARK et de PEGGY KNUDSEN qui, à ce moment, travaillaient sur le plateau de "A Stolen Life", film mettant Bette Davis en vedette. A la vérité, l'entretien était bien tranquille, bien "informal".

LES CONSEILS DE MISS McLEOD

[Suite de la page 10]

quelque expérience de la scène, du théâtre, d'avoir lu ce qui s'y passe, et étudié des petits rôles. Le mieux serait d'avoir fait partie de petites troupes de théâtre.

"4. On ne saurait trop recommander le soin minutieux dans la recherche ou le choix d'un agent. Si vous ne vous préoccupez pas assez d'obtenir le meilleur, il vaut mieux n'en pas avoir du tout.

"5. Il vaut beaucoup mieux essayer d'attirer les regards, ou l'attention des studios sur votre personnalité, que d'aller frapper à leurs portes.

"6. Enfin, une fois que vous semblez être dans le chemin qui mène vers la gloire, il est absolument idiot de ne pas obéir aveuglément ou complètement au jugement du producer et du directeur. Surtout, ne jamais oublier que les sautes d'humeur ne sont plus de mise, dans aucun studio. C'est le contraire qui fait montre de talent, de nos jours."

Voilà les six règles que me récite Catherine, en attendant le dessert dont elle ne se prive pas, parce qu'elle n'a aucune tendance vers l'embonpoint.

"On ne s'intitule pas spécialiste dans aucun art, sans avoir auparavant projeté, très longuement, ce que l'on désire devenir. Il est très rare, n'est-ce pas, que de grands succès vous tombent des nues, sans que vous ayez jamais rien fait pour les appeler. Pour ma part, j'ai fait des plans. Depuis que j'étais fillette, j'étais une adepte des séances de cinéma, une admiratrice, si vous voulez. J'écrivais à mes étoiles préférés de Hollywood. J'étudiais leur jeu. Et, les seules extravagances que j'aie faites dans mon adolescence, furent pour les nombreuses matinées de cinéma que je ne voulais pas manquer pour rien au monde.

"Lorsque je suis sortie du couvent, je connaissais mieux les noms de mes vedettes favorites, que les grands noms de l'histoire."

Miss McLeod est une graduée du couvent de Ramona, en Californie, à quelques milles de Hollywood. Talulah Bankhead fut l'une des actrices qui ont contribué à sa détermination d'étudier l'art dramatique.

Catherine est une pianiste de beau talent. Elle avoue que la natation est son sport favori. Et comme violon d'Ingres, elle étudie les langues, surtout le français et l'espagnol.



La Croix-Rouge canadienne, nous assure-t-on, se propose de fournir gratuitement du sang ou du plasma sanguin à tous les Canadiens qui en auront besoin. On sait que l'œuvre de la Croix-Rouge canadienne est multiple mais le service de dons de sang qu'elle inaugure cette année est la plus grande entreprise qu'elle ait encore tentée. On ne doute pas que la vie de milliers de personnes sera sauvée si on peut leur donner du sang.

UNE INTERVIEW

YVETTE BRIND'AMOUR nous dit "au revoir"

Par Thérèse Fournier

Une mince jeune fille au visage pâle, dans lequel brillent deux yeux noirs expressifs, une chevelure noire coiffée sans apprêt et recouverte d'un fanchon de lainage blanc, telle m'apparaît Yvette Brind'Amour à la porte d'un restaurant où nous nous attablons ensemble pour causer un moment.

Sans vouloir médire des artistes, je puis bien constater que souvent, ils parlent volontiers d'eux-mêmes. Il n'en est pas ainsi d'Yvette Brind'Amour. Elle répond fort complaisamment à mes questions, et voilà qu'elle m'en pose à son tour et, si je n'y prenais garde, je serais bientôt l'objet d'un interview qui n'intéresserait personne.

Je me ressaisis, et demande d'abord :

— Vous êtes née à Montréal ?

— Oui, et j'y ai commencé mes études à l'Ecole Marguerite Bourgeoys qui est sous la direction des Religieuses de la Congrégation Notre-Dame. Un peu plus tard, ma famille s'est installée à Sherbrooke et c'est là, également dans un couvent de la Congrégation Notre-Dame, que j'ai poursuivi et terminé mes études.

— J'imagine que lors des traditionnelles séances scolaires vous deviez être l'étoile de la troupe ?

— Pas du tout. Je ne montrais alors aucune disposition pour le théâtre. Cependant, la diction m'intéressait et je m'y appliquais de mon mieux. Aussi, de retour à Montréal, je me suis empressée de suivre les cours de Mme Jean-Louis Audet.

— Quand avez-vous débuté au théâtre ?

— Il y a une dizaine d'années, dans une troupe de jeunes, qui s'était affiliée au MRT. C'est avec eux que j'ai joué pour la première fois un rôle de quelque importance, dans *Asmodée*...

— Celui d'Emmanuèle. J'y étais. La représentation avait lieu au Congress Hall de la paroisse St-Patrice ?

— C'est bien cela. *Asmodée* est une très belle pièce. Pour la première fois, Mauriac y créait un caractère de vraie jeune fille.

— Oui, il nous présente à l'ordinaire des femmes qui ont plus d'expérience de la vie. Emmanuèle dans *Asmodée* et Rose dans les *Chemins de la Mer* sont deux charmantes exceptions... Si nous parlions maintenant de la radio ?

— Volontiers. J'ai fait mes débuts à CHLP, grâce à Claude Sutton qui aimait à encourager les jeunes. J'ai interprété plusieurs rôles dans *Vie de Famille* et fait des tournées avec la troupe de Deyglun. J'ai été et suis encore la Lisette de *Jeunesse doré* et l'Anne-Marie de la *Fiancée du Commando*.

— Quel genre de rôle préférez-vous ?

— Les rôles de caractère, surtout quand ils sont dramatiques. Le comique n'est pas dans mes cordes.

— Il est plus difficile de faire rire que de faire pleurer ?

— Bien sûr, et un public ému est tout de suite un public sympathique.

— L'Inès de *Huit-Clos*, peut-être à date votre plus grand succès, était-elle difficile à jouer ?

— Non, parce que la pièce est si bien construite.

— Je vous ai entendue souvent à Radio-Théâtre de Radio-Canada.

— J'ai joué dans plusieurs pièces : *Courrier-Sud*, la *Reine morte*, *Conflit*, *Yamilé sous les Cèdres*.

— Chantez-vous ?

— Non, malheureusement.

— Je sais que vous dansez...

— Pour moi c'est plutôt un passe-temps et aussi une manière de prendre des leçons de maintien.

Je compte poursuivre mes leçons de danse à Paris...

— C'est vrai, vous partez bientôt ?

— En avril. Nous sommes tout un groupe d'étudiants et d'artistes qui passeront cinq mois là-bas afin de nous perfectionner. Je me propose de suivre un cours d'art dramatique avec Dullin, puis de voyager pendant les vacances. Si je pouvais, je me rendrais en Italie...

Et les yeux d'Yvette Brind'Amour semblent fixer un beau rêve. Je l'en tire assez sottement en lui demandant :

— Avez-vous déjà eu le trac ?

— Elle ne m'en veut pas de mon interruption et me répond en souriant :

— Je l'ai toujours. Je crois que je n'en guérirai jamais.

Et sur ce je la quitte, après lui avoir souhaité bon voyage.



YVETTE BRIND'AMOUR s'embarquera le mois prochain pour l'Europe. Elle doit se rendre à Paris où, avec un groupe d'étudiants et d'artistes, elle compte passer quelque cinq mois afin d'y suivre des cours de perfectionnement. Sachant tout l'intérêt que peut avoir une telle nouvelle aux yeux de nos lecteurs et lectrices, nous avons fait préparer à leur intention l'interview ci-dessous. Au nom de tous nos lecteurs et au nôtre, nous souhaitons bon et fructueux voyage à Mlle Brind'Amour.

LE PHOTOGRAPHE, CET INCONNU

[*Suite de la page 5*]

sans en avoir l'air, et dès la première prise de scène, il en connaît tous les angles. Ce qui m'a surprise surtout chez cet artiste de la *glamour* à l'écran, c'est qu'il ne semble pas se croire un si important personnage. Cela m'est apparu comme une espèce de paradoxe, dans une ville comme Hollywood. C'est, le plus souvent, un modeste, s'acquittant de son travail comme faisant partie indispensable au succès d'un film, sans plus.

Les uns après les autres, les quatre cameramen que j'ai interrogés, parmi les plus courus de quatre studios différents m'ont répondu: "Je ne suis qu'un photographe comme les autres. Le premier a dit: "Le devoir du cameraman c'est de révéler la beauté d'une belle femme. La plupart du temps, c'est une tâche très facile. Pourquoi nous vanter d'un métier aussi agréable.

Parfois, et ce n'est pas un fait si rare, le photographe aide énormément à la découverte d'une nouvelle étoile.

"L'un des grands dons de la photogénie, c'est le *naturel,* m'apprend le second. Les étoiles qui photographient le mieux possèdent ce grand secret de la complète détente, avant les séances de la camera."

"Lorsque vous désirez faire une bonne photographie, ne portez pas une toilette dans laquelle vous ne vous sentez pas à l'aise, ajoute un autre. N'y allez pas en sortant de chez le coiffeur, ou fraîche émoulue du salon de la modiste. Les coiffures élaborées et nouvelles auxquelles qu'on n'est guère habitué, les chapeaux extravagants, les cils truqués sont tous des accessoires qui diminuent les chances de naturel et de réel succès photogénique.

Puis, je veux savoir quelles sont les étoiles les plus faciles à photographier. C'est alors qu'il m'est nécessaire de promettre de ne pas révéler les noms de mes interviewés. Ce que je m'empresse de faire à chacun, à tour de rôle.

Parmi les vedettes remarquables à cause des qualités photogéniques, de naturel, ou simplement, de cordialité, ce qui n'est pas, m'apprend-on, le moindre atout dans le jeu parfois difficile des experts manieurs de la lentille, je retiens ceux de: Rita Hayworth, Shirley Temple, Margaret O'Brien, Irene Dunne, Claudette Colbert, Loretta Young, Maureen O'Hara, Ingrid Bergman, Judy Garland, Andrea King, Maria Montez, Olivia de Haviland, et j'en passe.

Dans la vastre industrie, où la *glamour,* le charme, la beauté conduisent à la gloire, aux mille feux éblouissants, me suis-je dit *in petto,* après mon enquête, cela ne se passe pas autrement que partout dans les groupes de l'humaine mappemonde; ce sont tous les savants et consciencieux ouvriers d'arrière-plan qui contribuent, par leurs efforts anonymes, au rayonnement de ceux qui, sans ces modestes collaborateurs, ne parviendraient peut-être jamais au sommet du succès.

L. G. S.

"L'ANGE QU'ON M'A DONNE"

[*Suite de la page 7*]

Nous la retrouvons à Paris, dans la clinique du Docteur Prieur — *Maladies Mentales.* — Il dit que parmi ses malades, une femme rapatriée d'Allemagne, dans un des derniers convois, en voyant la photographie de Monsieur Lemaresquier que les journaux ont publiée après la victoire de Mektoub, s'est écrié: "C'est mon mari!" — Et l'enfant? demande Claire. Elle a parlé de son enfant? — Jamais. — Alors, ce ne peut pas être elle. — Puisque son passé, répond le docteur, lui est aussi inconnu qu'à moi. D'ailleurs, vous allez la voir.

Conduite par une infirmière, voici Claire devant la porte. Elle frappe. Elle ouvre et voit: Oh! dans l'ovale émacié de ce visage oux cheveux lisses, ces yeux trop grands, grands ouverts! Ce regard de revenante. Mais c'est elle! C'est Isabelle! Elle s'étonne: "J'ai cru que c'était mon mari... il va venir..." — "Avec votre petit garçon?" — Quel petit garçon? "Je n'ai pas de petit garçon?" — Et, tout à coup: "Que voulez-vous? Allez-vous-en!"

Claire la quitte. Dans le couloir, elle se heurte à l'infirmière. — "Alors?" — "Ce n'est pas elle," répond Claire.

François arrive au château. Les questions dont il se torture, dont il torture son fils, sur le départ, sur l'absence incompréhensible de Claire, laissent éclater la violence de son amour.

Arrêtée par l'horreur de l'acte du crime qu'elle allait commettre, Claire n'a pas quitté la clinique. Elle est retournée auprès d'Isabelle, lui a montré la photographie de l'enfant qu'elle a toujours dans son sac à l'âge où elle l'a recueilli et la mère l'a reconnu.

Un barrage en elle a cédé et ressurgit de souvenirs de cette aube infernale où dans le fracas des bombes, elle s'est réveillée, cherchant son enfant, à la lisière de ce bois où elle s'était endormie en le laissant dans ses bras. Quand les Allemands sont arrivés, elle les a traités d'assassins. Tout cela, Claire, en quelques mots le raconte au Docteur et lui demande de faire ramener le soir même, Madame Lemaresquier chez elle.

Elle-même l'y précède, mais elle n'est pas seule! Un jeune homme l'accompagne, en qui nous reconnaissons celui qui fut son fiancé, simple comparse amené par Claire, pour rendre plausible l'étrange comédie, que sans faire la moindre allusion à ce qui s'est passé à Paris, elle va jouer à François.

Mais, à peine l'a-t-elle quitté, que, n'en pouvant plus, elle s'écroule. Il la rejoint, comprenant tout et lui demande d'être sa femme. — "Votre femme!... Elle sera ici tout à l'heure!" En une scène d'une tendresse éperdue, ils s'arrachent l'un à l'autre. Elle s'arrache à l'enfant et s'en va seule, déchirée et déchirante.

GUY MAUFFETTE vu par

C'EST UNE RÉALISATION GUY MAUFFETTE... est une assurance d'entente cordiale ! L'auditeur, averti, ferme les yeux, laisse couler sa pensée au fil des ondes, sans crainte, sans contrainte ! Une émission de prestige est dans l'air ! C'est la "Détente"...

C'est la sécurité du cœur et de l'esprit... c'est la fantaisie "Essentielle ! Austère ! Mystique ! Emouvante et joyeuse !" (définition empruntée à la conférence qu'il prononçait le mois dernier, à la Société d'Etudes et de Conférences, et qui traitait de "la dive fantaisie" !)

Comme, parfois, il lui faut vivre de son art, de son métier, c'est la réclame, c'est le produit suggéré avec goût, tact et élégance... c'est le commanditaire, c'est la maison, (c'est la cause), c'est le public satisfait ! C'est le produit dont on parle et que l'on adopte !

Les pomiculteurs du Québec n'ont pas craint de lui confier le cœur même du pays : cette fameuse "Pomme Fameuse"... produit qu'il n'a pu (nous affirme-t-il) idéaliser *parce que trop idéal !* Voilà comment il parle ! Ce fût "Ildège", sa plus récente création dont nous reparlerons nous-mêmes et reparlerons encore ! Le Comité des Fondateurs de l'Eglise Canadienne n'a pas craint de lui confier une tâche dont il s'acquitte avec ferveur : "La Vie des Quatre" qui a connu des adeptes à l'infini... et maintenant "Le Vieux Clocher" qui voit de jour en jour "pousser plus haut son pignon dans le ciel sans nuage de Laval sur le Fleuve"...

Avez-vous remarqué ses adaptations musicales ? Le thème "d'Un Homme et son Péché" à lui seul traduit l'œuvre ! La distribution en est magistrale !

Grignon a écrit. Mauffette a réalisé. Mauffette a lancé les belles histoires des pays d'en haut en les marquant d'un signe qui les a encore enrichies, celui de son propre souffle ! (Grignon le reconnaît et le chante avec sa sincérité coutumière à qui le veut bien entendre !)

Avec "La Rhumba des Radio-Romans" il a démontré qu'une émission pouvait-être hilarante, populaire, tout en restant digne, pour ne pas dire civilisée !

Ce fût l'homme de la J.E.C.... nous nous souviendrons longtemps de ces demi-heures consacrées à la gloire de la jeunesse étudiante !

Madame Pierre Casgrain n'a pas eu à se repentir de lui avoir confié la réalisation "d'Un Cœur à Chaque Etage" ! Comme il a su bien plaider et défendre sa cause...

L'ami Guy lancera bientôt sur le marché toute une série de petits contes intitulés : "Rêveries d'Ildège"... destinés aux enfants et "à tous ceux qui sont dignes de l'être !"

Un artiste sensible et généreux qui travaille au pays, pour le pays !



"The end of a perfect day". Vidé, courbatu, terrassé par le travail, GUY MAUFFETTE cède aux invites de la fatigue sinon à celles de l'inspiration, car avec ce dernier, il semble bien que l'imagination ne prenne jamais de repos. Qui sait, peut-être en ce moment même élabore-t-il un projet de mise en ondes, à moins qu'il ne s'agisse d'une formidable composition de personnage. Quoi qu'il en soit, si vous croyez plutôt que Morphée vient d'avoir carrément raison, dites-vous bien que notre homme n'a pas volé les délices si justement gagnées.

le photographe

Par GASPARD ST-ONGE



Comme le temps passe ! l'événement avait eu lieu avant la guerre, et quel honneur pour un jeune réalisateur : "Une demi-heure avec Lys Gauty" ! A gauche, le regretté Tony Leclerc, à droite, Gerry Wilmott, à l'extrême gauche, André Durieux. Jean Sablon et Jean Clément y passèrent aussi.



GUY MAUFFETTE a connu de bonne heure les besognes ardues. Qu'on se souvienne : "Un Homme et son Péché", "La Rhumba des Radio-Romans", "J'ai un cœur à chaque étage", "Le théâtre Contemporain", "Détente" et nous en passons. Le soir ses micros pouvaient bien lui servir de béquilles, le *pôvre !*



Maintenant "free-lance", il file des jours heureux — quand il n'est pas trop pris ! — dans la douce quiétude d'un home pittoresque. Sa femme Louise... Sa fillette, Michelle... Son fils, Laurent (pas sur la photo) complètent et inspirent sa vie d'artiste dans la joie et la lumière d'un "grenier" charmant.



On se rappelle aussi "Frères d'Armes" avec "Pallas" Morin, Paul Vermet et Gabriel L'Anglais. Mauffette, comme on voit, s'est dépensé sans compter pour la cause. Il a aussi réalisé "La Cérémonie de la Dague", avec Ludmilla Pitoëff sans oublier "Pour ceux qui se battent au cœur de Normandie".



Un souvenir de la première de "Détente", grande émission qui mettait en vedette le tout Montréal : Allan McIver, Hector Gratton, Giusseppe Agostini et 40 musiciens, une équipe de comédiens, de chanteurs, de solistes. On reconnaît ici Roger Daveluy et Lloyd Moore, opérateur au large sourire.



Une expression bien caractéristique de GUY MAUFFETTE quand il cherche le "joint" en montant une émission. La chevelure en broussaille, l'œil un peu fatigué mais très attentif, il passe en revue tous les impondérables, convaincu qu'il est de trouver finalement la faille, la "bête noire". Mais ça se tassera !



GUY MAUFFETTE a tâté du cinéma et avec bonheur. Qu'on se souvienne "Le Père Chopin". Nous en voyons ici un extrait le montrant aux côtés de MADELEINE OZERAY qui en était la vedette. De si belles promesses ne s'arrêteront pas en cours de route car là-dessus, ses projets sont précis.



Madame MAUFFETTE, nous affirme notre personnage, est une excellente conseillère faisant montre d'un sens critique très avisé. Aussi, lors de la première du "Père Chopin", suivait-il attentivement la réaction des impressions créées chez elle par le rôle qu'il tenait dans ce film acclamé en France.



GUY MAUFFETTE, comme bien l'on pense, est loin d'être étranger aux activités théâtrales des Compagnons. Cette photo fut prise pendant une répétition de "Picrochole". Mme MAUFFETTE causait amicalement avec le R.P. LEGAULT en attendant son mari. La scène : L'atelier des Compagnons.

TOUT EN DEJEUNANT...

On parle de trois émissions

Par LUCILLE DESPAROIS

A L'INSTAR DE LA FRANCE, renommée pour ses cafés littéraires où se rencontrent périodiquement les artistes, nous avons à Montréal quelques établissements du même genre et parmi ceux-ci le restaurant de l'Hôtel LaSalle. C'est là que je vais souvent recueillir les nouvelles et les potins les plus récents de notre monde artistique.

Je vous parlerai aujourd'hui de trois programmes qui furent les sujets d'une conversation à table.

En premier lieu *"Céleste et Valentin"* que réalise Berthe Lavoie avec tout le doigté qu'on lui connaît.

L'auteur, Mario Duliani, journaliste bien connu, me résuma l'histoire de cet intéressant programme. Tel que le titre l'indique, *"Céleste et Valentin"* est une comédie dont l'action se passe dans une famille canadienne très pittoresque.

Le père (Albert Duquesne) est le type du brave chef de famille, gagnant bien sa vie, mais qui possède un caractère emporté. Sa femme (Germaine Giroux) bavarde comme une pie, n'en est pas moins une excellente mère de famille qui ne vit que pour ses enfants : Jacques, Charlotte et Ninette.

Jusqu'en 1939 cette famille menait une vie fort paisible, mais la guerre éclate ! Le père se lance dans l'industrie et gagne une fortune. Voilà les Dugazon devenus de nouveaux riches. C'est ici qu'entrent en scène nos deux principaux personnages : *Céleste et Valentin,* interprétés par deux artistes comiques au possible, Juliette Huot et Gaston Dauriac.

Céleste, c'est la cuisinière fantaisiste qui a bien des tours dans son sac. Valentin, c'est le "butler" provincial qui, sans le laisser voir, aide puissamment cette famille à s'adapter aux exigences de leur nouveau milieu social.

A ces personnages principaux, il faut ajouter d'autres silhouettes qui passent et repassent dans le cours de l'action.

Evidemment, un tel programme rencontre auprès des radiophiles une grande popularité. Quand on sait toutes les difficultés qu'il y a à soutenir dans une émission, une note gaie, on se doit de féliciter l'auteur, Mario Duliani pour son beau travail, sans oublier l'ingénieuse réalisatrice, Berthe Lavoie.

•

"Lettre à une Canadienne", c'est le titre d'une émission radiophonique spécialement dédiée à la gent féminine et diffusée du lundi au vendredi à 2 h. 30 de l'après-midi, sur les ondes de Radio-Canada.

Marcelle Barthe en est la rédactrice et la narratrice. Sous forme de correspondance à une amie elle tient son auditoire féminin au courant des dernières nouvelles du jour et des événements importants de la politique, de l'art, la littérature, la musique, le théâtre, l'éducation et la mode. Voilà bien des sujets variés et inépuisables, n'est-ce pas ?

De plus, très souvent, au cours de cette émission, des personnalités étrangères ou canadiennes, sont interviewées.

Marcelle Barthe a une façon très personnelle pour présenter cette émission. Elle n'en est pas à ses premières armes et cela explique son succès. Première annonceuse qu'ait eue Radio-Canada, Marcelle Barthe a à son crédit bien des programmes féminins, parmi lesquels, je cite de mémoire, "Nouvelles et Commentaires", "La Femme aujourd'hui" et présentement "Lettre à une Canadienne".

•

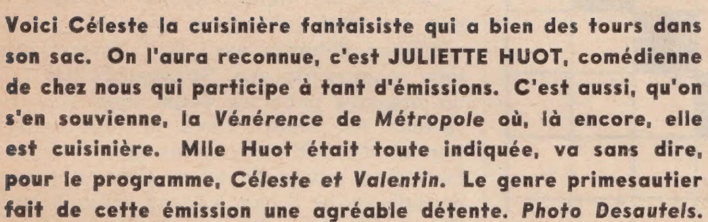
"A la claire fontaine"
"M'en allant promener"

est un refrain qui évoque dans notre esprit de beaux souvenirs. Nous ne pouvons l'oublier car il s'est gravé dans nos âmes



Ci-contre, MARCELLE BARTHE, bien connue des radiophiles, tour à tour comme annonceuse, réalisatrice et rédactrice de textes. C'est à elle que nous devons "Lettre à une Canadienne", émission fort goûtée de la gent féminine, qui passe le vendredi à 2 h. 30 de l'après-midi. Originaire d'Ottawa, Mlle Barthe est l'une des premières annonceuses ou speakerines de CBF et, si notre mémoire est bonne, elle fut la seule annonceuse féminine de langue française du réseau de notre radio d'Etat à commenter la visite du roi et de la reine en 1939. ***Photo Nakash.***





Voici Céleste la cuisinière fantaisiste qui a bien des tours dans son sac. On l'aura reconnue, c'est JULIETTE HUOT, comédienne de chez nous qui participe à tant d'émissions. C'est aussi, qu'on s'en souvienne, la *Vénérence* de *Métropole* où, là encore, elle est cuisinière. Mlle Huot était toute indiquée, va sans dire, pour le programme, *Céleste et Valentin*. Le genre primesautier fait de cette émission une agréable détente. *Photo Desautels.*



Là où est Céleste, Valentin n'est pas loin puisque ces derniers font si bon ménage dans *Céleste et Valentin*. La personnification de ce personnage est confiée à un artiste non moins réputé, non moins apprécié chez nous. Faut-il le nommer ? C'est GASTON DAURIAC, le butler subtil, le butler providentiel qui, jusque dans une certaine mesure, n'est pas sans nous rappeler le bon Jeeves anglais lui-même, si habile à réparer les gaffes.

dès notre enfance. N'est-ce pas sur les lèvres de notre mère que nous l'avons entendu pour la première fois ? Plus tard, c'est ce même refrain que nous fredonnions au cours de nos joyeuses réunions.

La Société Radio-Canada ne pouvait donc trouver de thème plus approprié pour l'émission *"Les Voix de Mon Pays"*, laquelle est inspirée de notre terroir et de nos belles coutumes canadiennes.

Chaque fois que les antennes de Radio-Canada diffusent ce programme c'est tout un passé qui nous revient.

Judith Jasmin, cette délicieuse artiste doublée d'un talent de réalisatrice, me confia que les textes présentés à cette émission sont écrits par des auteurs bien connus de chez nous. Cécile Chabot, Hélène Fréchette-Leduc, Yvette Naubert, Jeanne Daigle, Claude Aubry et bien d'autres. Nous acceptons également de jeunes auteurs qui nous offrent de très intéressants travaux pour la radio, comme Jeannine Godmère, Adrien Thériault, Marcel Séguin, Germaine LeMyre, Jean Léonard.

—Je vous félicite de penser ainsi à nos jeunes et je souhaite de tout cœur que ceux-ci en profitent.

'Les Voix de Mon Pays" passent tous les dimanches soirs, de 8.30 à 9 hrs. sur les ondes de Radio-Canada.

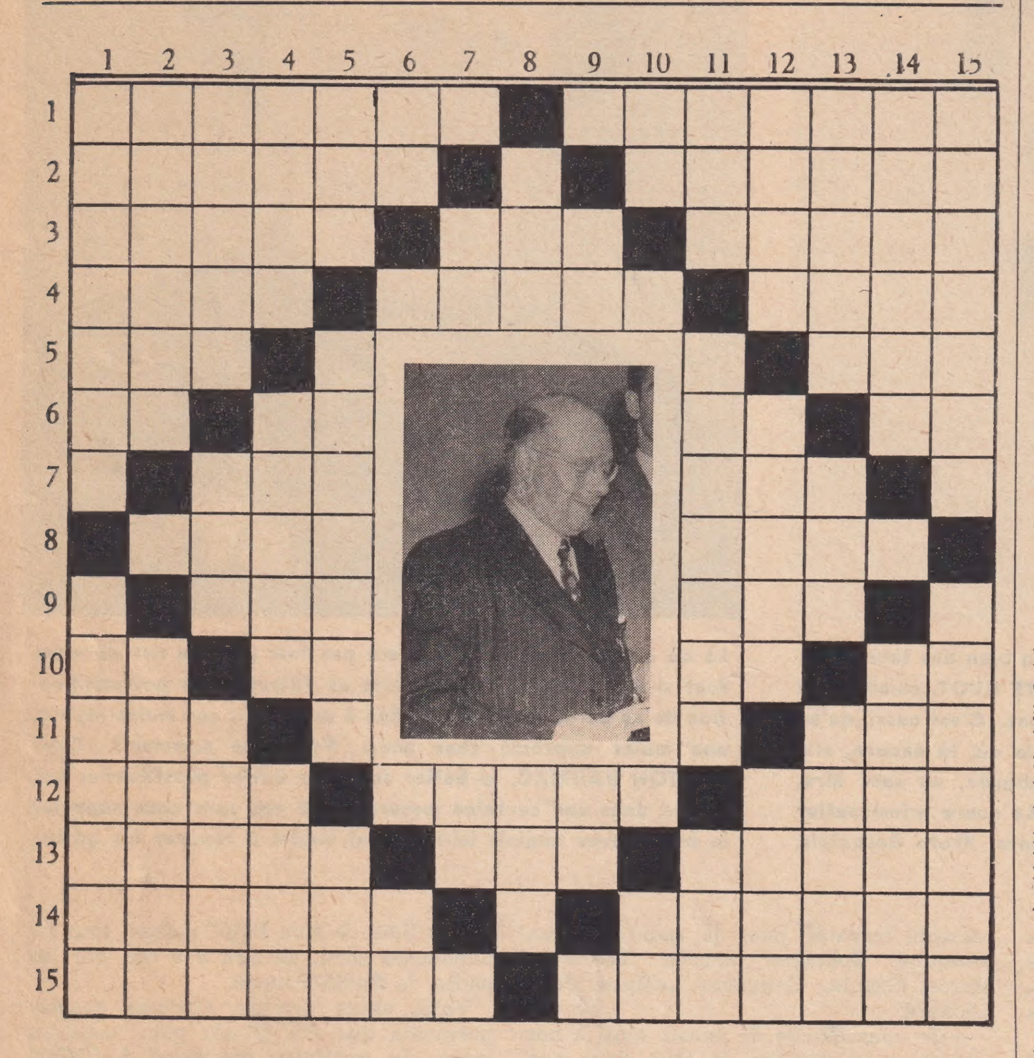
Voilà, chers lecteurs, quelques renseignements que j'ai glanés pour vous au cours de quelques déjeuners à l'Hôtel LaSalle, en compagnie d'aimables artistes.



***Les Voix de Mon Pays* sont une très remarquable émission que réalise JUDITH JASMIN pour le compte de la Société Radio-Canada. Comme on le verra dans l'article ci-dessus, les textes qu'on y présente sont triés sur le volet. En guise d'exemples, nous pouvons citer ceux signés de Cécile Chabot, Hélène Fréchette-Leduc, Yvette Naubert, et autres. Ci-contre, quelques interprètes participant à l'une de ces émissions. Ce sont, de gauche à droite, Alphée Loiselle (bruiteur) ; Albert Duquesne ; Bernard Laniel (opérateur) ; Fred Barry; Judith Jasmin (réalisatrice); Alfred Brunet ; Julien Lippé ; Fernand Conjusto (bruiteur) ; Sherley Bruce et Lucie Poitras.**

LES MOTS CROISES DU "FILM"

PROBLEME NUMERO CENT QUINZE



HORIZONTALEMENT

1. Stupéfiant. — Partie plate qui avoisine l'omoplate.
2. Voisinage d'un pays. — Chose obscure et embrouillée.
3. Allongé. — Contraire au bien. — Habiller.
4. Raboteux. — Appareil de T.S.F. — Transporté d'aise.
5. Se suivent dans Sorel. — Monnaie japonaise.
6. Négation. — Milieu. — Préfixe d'abstraction. — Pronom.
7. Rivière de Bavière. — Ville forte du Wurtemberg.
8. Détail d'un compte. — Organe de forme circulaire.
9. Groupe colossal antique. — Rivière d'Allemagne.
10. En les. — Lac du Soudan. — Préfixe. — Démonstratif.
11. Romancier suisse, né à Nyon. — Qui a peu de hauteur.
12. Outil de cordonnier. — Cour dallée. — Débits de boissons.
13. Entaille. — Terrain. — Qui n'est point entravé.
14. Prénom de notre vedette. — Artisan qui travaille la tôle.
15. Engouer. — Natte en fils de caret.

VERTICALEMENT

1. Ergots des coqs. — Pâturage permanent.
2. Nourriture des animaux. — Partie centrale de l'Afrique.
3. Stérile. — Particule négative. — Ville de Belgique.
4. Défectuosité physique. — Gros chien de garde. — Se trouvent dans santé.
5. Vieillesse. — Objet futile. — Au bout de peu de temps.
6. Venu au monde. — Négation.
7. Adjectif possessif. — Aviateur devenu célèbre.
8. Garçon d'écurie de courses. — Promptement.
9. Mesure itinéraire chinoise. — Lui.
10. Préfixe latin signifiant pour. — Adjectif possessif.
11. Unité monétaire bulgare. — Nom de notre vedette. — Règle obligatoire.
12. Rivière d'Allemagne. — Entre le doré et le châtain. — Projet d'acte.
13. Pitances. — Homme politique né à Lumigny. — Abondance de paroles inutiles.
14. Fruits à noyaux. — Chambre d'habitation.
15. Genre de mollusques. — Ce qui termine complètement.

CINÉMA

PLUS DE SECRET...

Vous saviez peut-être depuis longtemps que Ida Lupino est écrivain, en plus d'être actrice ; mais vous ignoriez son nom de plume. Je viens de le découvrir, et je vous le divulgue en grand secret... c'est William Thealy. Elle écrit, sous ce pseudonyme, des chansons, des pièces de théâtre, et des scénarios.

•

SAVIEZ-VOUS QUE ?...

Michæl Kirby, à l'âge de 16 ans, gagna le championnat de patinage au Canada ? Il s'adonna à ce sport parce que son médecin lui conseilla de n'en pas essayer de plus violent pendant un certain temps, à cause de sa santé un peu frêle. Que Lucille Ball s'enfuit de chez ses parents à l'âge de trois ans, et fut trouvée, au coin d'une rue, chantant et ramassant les sous qu'on lui jetait ?

•

UN SOUVENIR DE TRAMEL

Le jour où Raimu débuta au music-hall (en 1900 à Toulon), un autre grand comédien débutait avec lui : Tramel qui joue aujourd'hui aux Nouveautés. Ce fut un désastre pour les deux amis. Le directeur les réunit après la représentation et dit à Raimu, narquois : — Vous, vous avez autant de talent que votre camarade, et lui, il n'en a pas plus que vous ! Et sur cette formule qui semblait lui plaire beaucoup, il les mit à la porte sans autre forme de procès.

•

UN SUJET VIEUX COMME LE MONDE

La cantatrice australienne Marjorie Lawrence, qui vient de donner à Paris un si beau concert de charité, sous les auspices du gouvernement provisoire est une femme d'un esprit charmant. C'est elle qui disait un jour : L'homme qui pense que toutes les femmes se ressemblent est définitivement marié ! Un grain de scepticisme pimente souvent ses propos. On parlait femmes : Ceux qui disent du bien des femmes, ne les connaissent pas assez. Ceux qui en disent du mal ne les connaissent pas du tout.

SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

M	O	D	U	L	E	E	■	J	A	C	Q	U	E	S
I	D	O	L	E	S	■	D	■	C	O	U	R	T	E
C	O	R	E	E	■	O	U	I	■	R	E	N	E	R
A	R	I	A	■	T	R	O	N	C	■	L	E	U	R
C	A	S	■	P						B	■	S	L	U
E	T	■	M	A						O	B	■	E	R
E	■	M	O	T						I	L	E	■	E
■	N	O	T	E						S	O	R	E	■
P	U	R	I	N						J	U	N	T	E
O	■	S	O	T						O	S	E	■	T
L	I	■	N	E						L	E	■	C	E
I	R	A	■	S						I	■	K	A	N
S	A	R	A	■	F	R	A	N	C	■	B	O	N	D
T	I	E	R	S	■	U	N	E	■	F	I	L	O	U
E	S	S	A	I	S	■	E	■	B	A	S	A	N	E



Non, Mesdames, Mesdemoiselles, ne croyez pas que les hommes soient toujours moqueurs lorsqu'ils font des commentaires sur les tout récents chapeaux de femmes. On a vu au cinéma, dans un très beau film d'ailleurs, qu'un ravissant petit chapeau peut marquer le début d'une aventure, laquelle, en l'occurrence, se termina fort bien. Le chapeau, sans jeu de mots, c'est le pinacle de l'élégance, le couronnement du chic. L'homme le plus béotien, et même le plus misogyne, ne saurait rester indifférent à ces délicieux petits chefs-d'œuvre de fantaisie, comme celui, par exemple, que porte ici Andrea King. Ou il l'aimera ou il ne l'aimera pas. La thèse et l'antithèse, l'action et la réaction. Comme les extrêmes se touchent l'on peut donc conclure que l'homme, quel qu'il soit, dans toutes les classes de la société, attache beaucoup d'importance aux chapeaux des filles d'Eve. Alors . . .

De paille... et ravissant!

Les magazines qu'elle aime?

... Bien sûr, car poser la question, c'est y répondre, comme on dit. Que le monsieur qui désire plaire à son épouse, à sa bonne amie, à sa sœur, à sa mère, bref, à toute femme de son entourage, que ce monsieur, disons-nous, retienne bien le "tuyau" que voici : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM sont le summum chez nous en ce genre de publication. Et de plus, ces magazines s'adressent tout aussi bien à l'homme qu'à la femme, de sorte que, en s'y abonnant soi-même ou en abonnant quelqu'un d'autre, on a l'assurance de faire une très bonne affaire. Le prix? Il est dérisoire : la modique somme de cinq dollars pour soixante-seize livraisons. Ce qu'on en retire? Une mine inépuisable de renseignements de toutes sortes, un tas de romans, récits et nouvelles qui enjolivent l'existence, des conseils pratiques pour les dames, des notes encyclopédiques pour les messieurs, bref : un trésor de lectures pour toute la famille. Qu'on y réfléchisse bien : l'on ne saurait faire meilleure affaire que de s'abonner soi-même ou quelqu'un d'autre à nos trois publications, LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. Etudiez-les par vous-même si la proposition est opportune.

REMPLISSEZ NOTRE COUPON D'ABONNEMENT EN PAGE 19

TROIS MAGAZINES

$5. pour 1 an

